

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

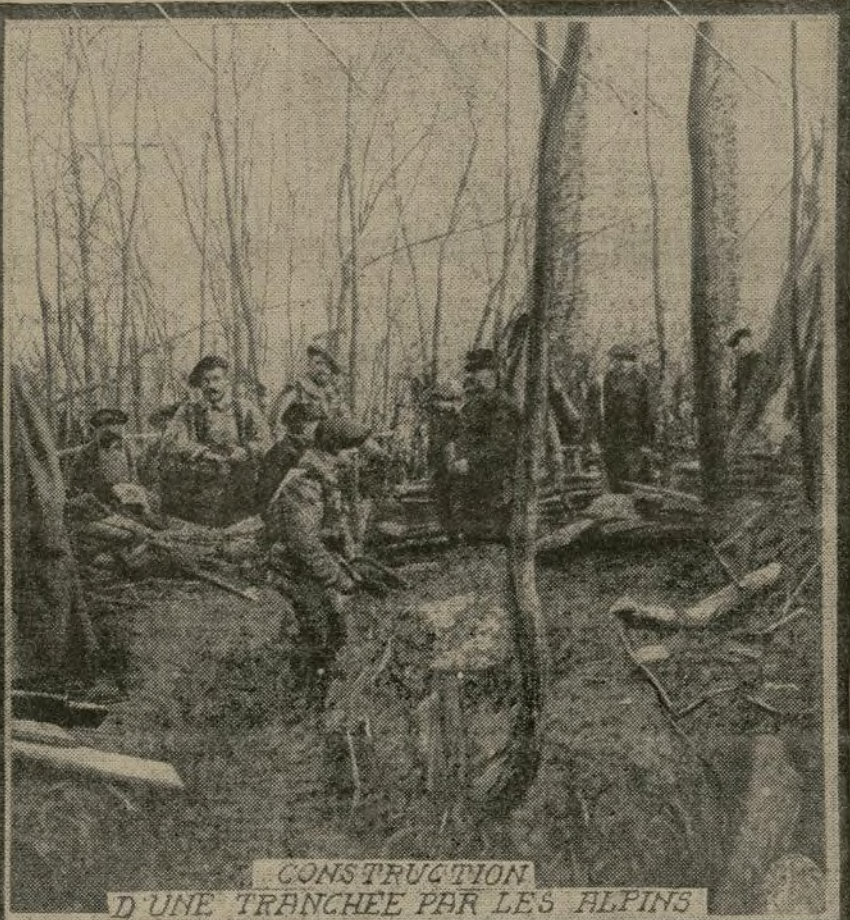
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LA MÉMORABLE AFFAIRE DE L'HARTMANNSWILLERKOPF



UN PONT GARDE PAR DEUX POILUS



CONSTRUCTION
D'UNE TRANCHEE PAR LES ALPINS



AU PIED DE L'HARTMANNSWILLER

Dans les annales de la guerre sur le front occidental, l'affaire glorieuse de l'Hartmannswillerkopf comptera comme l'une de celles qui susciteront, en l'univers entier, un sentiment d'immense admiration pour nos irrésistibles « emporteurs d'imprenables positions ». Quels que soient l'obstacle et l'impossible entreprise, il est toujours une heure, une minute où, lorsqu'on est fantassin ou alpin de France, on va, on court on gravit, on conquiert et l'on dit : « Ce n'était pas plus malaisé que cela. »

LA SITUATION MILITAIRE

Sur le front d'Orient

« Rien à signaler. Journée calme sur l'ensemble du front, sauf la prise d'un village en Woëvre. » Tel est le communiqué du 4 avril. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait aucune activité sur notre front. Le canon tonne toujours, on tire de tranchée à tranchée, on s'épie, on prépare les prochaines attaques. Mais ces accalmies relatives calment un peu les nerfs. Nous avons eu le plaisir, ces jours-ci, de voir quelques « Poilus » venus du front, non blessés, bénéficiant de ces permissions exceptionnelles qu'on accorde dans certains cas. Nous avons pu constater leur bonne mine; ils étaient frais et roses. A nos questions, ils ont répondu : « Nous sommes fort bien nourris, et le moral est aussi bon que le physique. » C'est la note générale. Dont acte en l'honneur de notre commandement et de nos services.

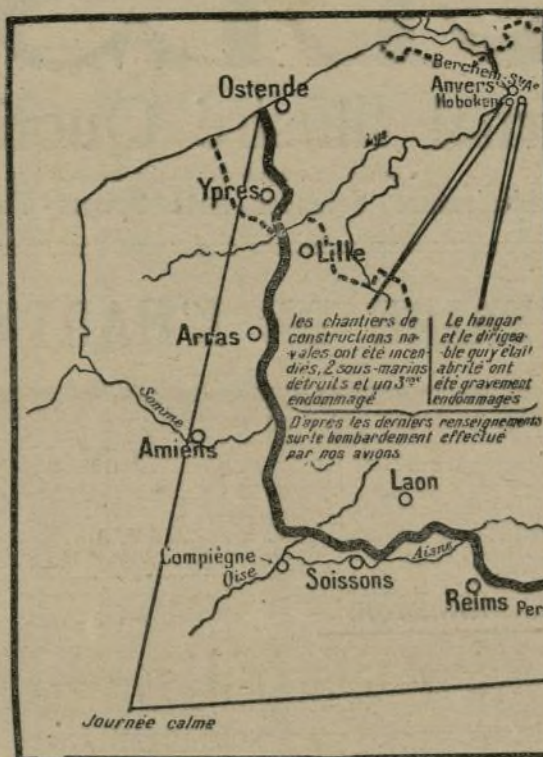
Sur le front des Karpathes, l'offensive russe se poursuit avec un succès de plus en plus marqué. Les Autrichiens opposent une résistance désespérée sur les débouchés que nous avons déjà indiqués : Bartfeld, Mezo-Laborca, Ludowiska, Homonna. Ils y amènent toutes leurs forces disponibles. Les corps allemands qui les aident sont également renforcés. C'est bien là, en effet, que se joue la partie décisive. Il suffit de regarder la carte. Eperjes, Kassau, Ungvar, Munkacz, sont les poternes de la plaine hongroise aux débouchés des Karpathes, au nord de la Tisza. Il faut bien comprendre la valeur topographique de cette région. La haute vallée de la Tisza, qui recueille toutes les vallées descendant des Karpathes et qui devient très marécageuse en plaine, coupe en deux le théâtre d'opérations de la Hongrie. Les routes venant des cols de Ducla, de Lurkow, de Uszok, de Verecke convergent dans la région de Myskolsk, à proximité de Budapest; c'est le théâtre d'opérations principal pour les Russes. Tout ce qui vient de la Bukovine, au sud de la Tisza, n'a qu'un intérêt secondaire pour le moment. On s'explique donc qu'à Vienne comme à Budapest on attende avec la plus grande anxiété les résultats de la bataille des Karpathes.

L'attaque d'une gare serbe à proximité de la frontière par une bande de comitadjis bulgares serait considérée en d'autres temps comme une de ces échaffourées qui se produisent très fréquemment en Macédoine. Mais dans les circonstances actuelles, elle prend une certaine gravité. Elle témoigne notamment de l'état d'esprit qui règne en Bulgarie. Quand un gouvernement veut faire la police des frontières litigieuses, les moyens ne lui manquent pas. Et s'il est vrai que des divisions bulgares aient été concentrées dans la région de la Strouma, l'incident devient réellement suspect, et d'autant plus que l'objectif était bien choisi. C'est, en effet, sur le chemin de fer qui relie Nich à Salonique par la vallée du Vardar que la trahison s'est produite, et ce n'est pas la première fois depuis le commencement de la guerre. Il est facile de comprendre l'importance de cette voie ferrée pour le ravitaillement de la Serbie. C'est la seule dont elle dispose. Or, elle passe précisément à quelques kilomètres de la ville de Stroumizza, qui a été laissée à la Bulgarie, et qui forme comme une sorte de place d'armes menaçante, aussi bien contre la Serbie que contre la Grèce.

Cette fois encore, les comitadjis, quoique en force, n'ont pas réussi. Il est possible qu'ils soient désavoués, mais tout cela dénote que l'équivoque persiste dans les Balkans et qu'il est grand temps que la Triple-Entente mette les Etats balkaniques en face de leurs responsabilités et des résolutions à prendre sans retard.

Général X...

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 5 avril (246^e jour de la guerre)

La guerre de mines sur le front de Champagne

Nous sommes, en pleine guerre de mines et de contre-mines. Les tranchées allemandes, en face de nous, se trouvent à des distances variant de 80 à 300 mètres. Une route borde, sur une certaine longueur, les tranchées françaises.

Chassés au-delà de la route, les Allemands, une fois installés dans leurs tranchées, n'eurent qu'une idée, réoccuper la route, et, comme leurs tentatives sur terre restaient infructueuses, ils eurent recours aux voies souterraines. Ce fut, dès lors, de leur côté, une marche sourde, tenace, implacable, à travers un réseau de galeries et de rameaux d'attaque qu'ils menaient vers nous avec rapidité. Un bataillon de mineurs vint à la rescousse des pionniers des compagnies de combat allemandes.

Il faut reconnaître qu'ils allèrent vite. De notre côté, nous déployâmes dans le rôle défensif des qualités merveilleuses. Le génie, les territoriaux rivalisèrent d'ardeur, d'ingéniosité, de ténacité.

Contre les tentacules de la pieuvre qui s'avançaient menaçants, nous tendîmes un filet de mailles si serrées que la pieuvre ne put réaliser, au travers, aucune de ses menaces. Semblables à des marins, dont le vaisseau porte la vie et la fortune, nous organisâmes contre les torpilles souterraines, qui, sournoises, cherchaient à s'agripper à nos flancs, une formidable et impénétrable cuirasse.

Leurs galeries eurent beau se superposer les unes aux autres, leurs rameaux eurent beau s'incurver, changer de direction, tenter des mouvements tournois, les Allemands trouvèrent toujours devant eux nos fourneaux de mines qui les forçaient à reculer ou nos galeries si solides que les coups de mine n'avaient pas de prise sur elles.

L'œuvre de préservation fut énorme et splendide.

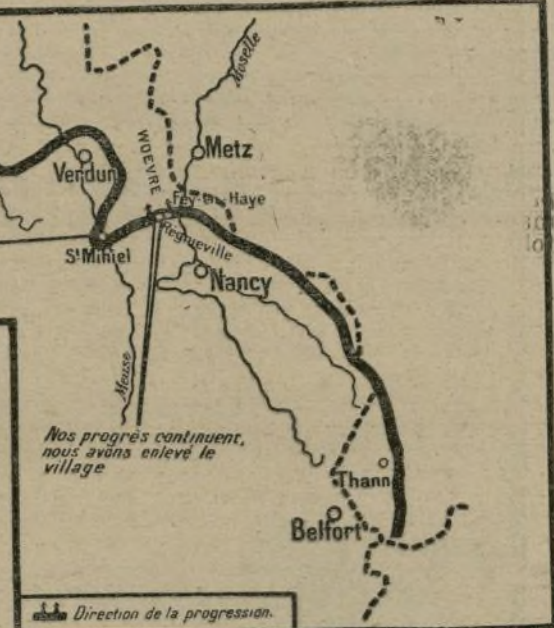
Eventés constamment, à certains moments les Allemands détruisaient eux-mêmes leurs galeries et leurs rameaux dans la rage de n'avoir pu les utiliser à temps. Tout dernièrement encore, l'explosion d'un de nos fourneaux crevait l'un de leurs rameaux par le travers, provoquant l'effondrement des terres sur une trentaine de mètres de longueur.

Or, le rameau ainsi crevé était prêt à être utilisé, le

15 HEURES. — Rien à signaler depuis le communiqué d'hier soir.

L'autorité militaire française a reçu des renseignements précis sur les résultats du bombardement effectué en Belgique, le 26 mars, par des avions de l'armée britannique. Ces résultats sont les suivants : le hangar à dirigeable de Berghen-Sainte-Agathe gravement endommagé, ainsi que le dirigeable qui y était abrité. A Hoboken, les chantiers anversoires de construction navale incendiés : deux sous-marins détruits et un troisième endommagé; quarante ouvriers allemands tués et soixante-deux blessés.

23 HEURES. — Journée de pluie et de brouillard sur tout le front. Au bois d'Ailly (sud-est de Saint-Mihiel),



nous avons enlevé trois lignes successives de tranchées.

Nous avons également pris pied dans une partie de l'organisation ennemie au nord-est de Regniéville.

fourneau chargé, le bourrage fait. Quelques jours après, nous parvenions à nous emparer de plusieurs milliers de sacs de bourrage et de plusieurs milliers de kilos de poudre que contenait le rameau éventré.

En général, ces quelques mots : « guerre de mines » disent peu ou beaucoup, suivant que l'imagination de chacun reste à court ou complète la concision des communiqués officiels à ce sujet.

Une galerie quelconque d'où peuvent se détacher un ou plusieurs rameaux (le rameau, de dimension plus réduite en général, moins résistant que la galerie, est destiné à recevoir la mine ou fourneau) s'enfonce dans le sol par une pente plus ou moins rapide, ou, plus souvent, elle débute par un puits creusé à pic d'une certaine profondeur.

D'ailleurs, le travail de la sape et de la mine varie, dans son exécution, avec les terrains, les moyens dont on dispose et aussi les hommes.

Voici, par exemple, un puits profond dont l'ouverture circulaire a environ 1 m. 50 de diamètre. Le puits est couvert par un toit, formé par deux rangées de madriers superposés, horizontalement, sur lesquels s'étale une couche de terre.

Ce toit est supporté par des chandelles énormes ou madriers fichés en terre verticalement.

Deux façons de descendre dans le puits : soit au moyen d'une échelle de corde fixée par intervalles à la paroi, soit à l'aide d'une corde enroulée sur treuil qui forme pont au-dessus du puits et qui sert à faire descendre ou monter une benne contenant les matériaux nécessaires ou les terres rejetées.

Nous voilà descendus. La galerie qui part du fond du puits est de hauteur et de largeur suffisantes pour qu'on puisse s'y mouvoir librement sans aucune contrainte que celle de plier légèrement le corps.

Une armature, constituée par des pièces de bois admirablement agencées, soutient le plafond et les parois.

A l'extrémité de la galerie, l'extraction des terres se poursuit. Plusieurs fois par jour, tout travail est suspendu dans les galeries et rameaux pendant un temps plus ou moins long pour « écoutes ».

Dans un silence absolu, chacun essaie, l'oreille collée aux parois, de percevoir les bruits qui peuvent dénoncer le voisinage de l'ennemi.

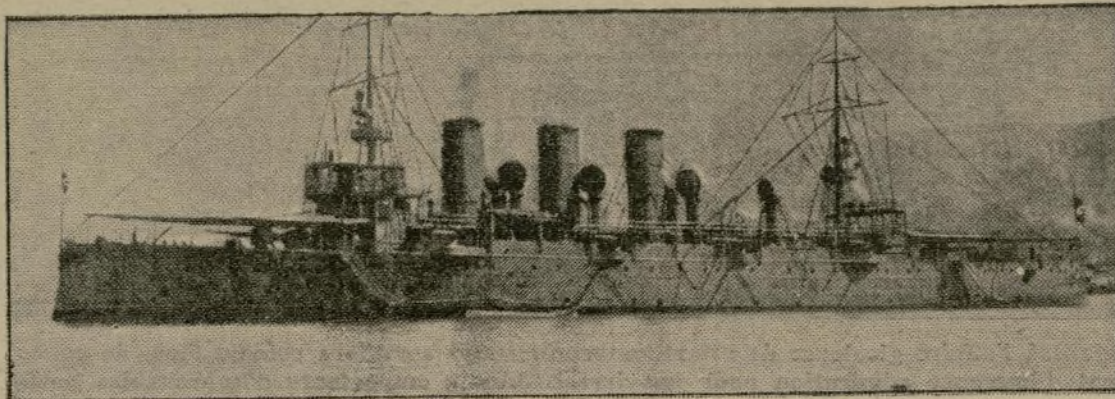
Dans la guerre de mines, un ennemi éventé est un ennemi rendu à merci. Prévenir, c'est vaincre.

Un engagement à la frontière gréco-bulgare

LONDRES. — On mande d'Athènes aux Daily News :

« Suivant des télégrammes de Salonique, un petit engagement a eu lieu vendredi entre comitadjis et Grecs à la frontière gréco-bulgare ».

Une épave de la mer Noire



Le croiseur turc Medjidieh qui a coulé près de la côte russe après avoir heurté une mine.

Il faudra vivre

Une foule en deuil, une foule muette, une foule qui ne gémit point, mais qui pleure; une foule qui s'agenouille et qui prie; une foule où les jeunes visages qui devraient porter la joie, la grâce, l'amour, entourés de longs voiles de crêpe sont cernés par le bandeau blanc des veuves; une foule qui ne se plaint point, qui, dans les larmes, tressaille du plus noble orgueil : la foule des veuves de la grande guerre.

Beaucoup ont passé devant moi, beaucoup sont venues dire leurs souffrances et leur détresse; à voix basse, en se reprenant, en bégayant d'émotion et de pudeur, elles exprimaient comment elles avaient tout perdu, comment, dans la ville où leurs maris tenaient garnison, elles avaient dû abandonner leur mobilier, leur garde-robe, les habillements de leurs enfants — et combien n'en avaient-elles pas ? Cinq, six, sept — qu'elles s'étaient retirées plus loin, puis plus loin encore; qu'elles avaient bien quelques économies, mais dans une banque, en pays envahi — ou bien ici dans une de ces banques qui, six mois durant, ne payèrent point. D'autres, toutes jeunes, mariées d'hier, portant leur premier enfant, encore endettées des frais du mariage, de petites notes dues par le mari, affolées par ces dettes, s'imaginaient que l'honneur de celui qu'elles aimaient en serait entaché, voulaient payer tout, tout de suite, et elles n'avaient rien. On ne prêtait point sur ces pauvres bijoux, gages des fiançailles, présents des modestes noces. Et elles pleuraient !

Quelles seront les pensions des veuves ? Les enfants toucheront-ils des pensions ? Accordera-t-on le même traitement aux veuves des officiers de réserve et aux veuves des officiers de carrière ? Tout cela resté confus et le Parlement a bien autre chose à faire. Il y aura quelque chose, il le faut croire, mais quand ?

Dans ces conditions, il faut chercher pour ces femmes les moyens de gagner leur vie, ou d'ajouter aux maigres ressources qui peuvent leur venir soit de l'Etat, soit de la famille de leur mari, soit de la leur, quelques revenus supplémentaires.

Les veuves de sous-officiers de carrière sortis adjudants, promus à un emploi civil, devenus sous-lieutenants de réserve, passés lieutenants après la mobilisation, souvent tués capitaines, sont peut-être moins à plaindre. Avant leur mariage, la plupart exerçaient un état qui leur reste aux doigts et qu'elles peuvent reprendre. Beaucoup déjà l'ont repris, avec un admirable courage, avec cette endurance au malheur qui est le propre de la Française et de la Parisienne.

Celles-là peuvent se tirer d'affaire. Mais à celles qui, sans avoir jamais enseigné, parlent de donner des leçons de français, d'anglais, d'espagnol, de piano; de vendre leurs œuvres de peinture ou de sculpture, comment leur dire, au premier moment, que, dans l'enseignement, toutes les avenues sont occupées par des professionnelles dont beaucoup, d'un très grand mérite, ont grand-peine, lorsqu'elles ont des charges de famille, à gagner leur vie ? Les arts d'agrément reflouriront sans doute, mais on en cherchera le côté noble, généreux, humain. On demandera au maître d'autant plus d'autorité et de valeur personnelles : on voudra des supériorités, et c'est juste. Comment ces femmes enseigneraient-elles ce qu'elles ne savent, elles-mêmes, que d'une façon tout approximative ?

Ce ne sont pas là des carrières; mais il peut s'en ouvrir qui défraieraient largement les femmes qui voudraient s'y vouer. Moyennant un effort sérieux, la recherche et la création de débouchés en Angleterre, aux Etats-Unis, au Canada et en Russie, on doit parvenir à organiser la vente d'objets de goût fabriqués à domicile, moyennant une direction artistique qui est déjà trouvée. Substituer, sur le marché mondial, à la camelote allemande, le véritable article de Paris, un article inimitable par le goût, l'habileté, l'ingéniosité, la science même qui auront présidé à sa confection, c'est un des buts que doivent se proposer toutes celles et tous ceux qui aiment la France. Vaincre, les armes à la main, est affaire aux hommes; vaincre, l'aiguille, le pinceau, le petit marteau à la main, est affaire aux femmes.

Ce qui a été remarquable dans la culture allemande, c'a été l'organisation. Les Allemands ont donné l'exemple, en organisant leur commerce comme ils organisaient la guerre. Sans les suivre sur le terrain de la déloyauté et de l'espionnage, sans prétendre leur faire concurrence pour le bon marché, qui les condamnait à ne vendre que des produits de basse qualité, ayant de l'apparence, mais ni fond ni durée, nous pouvons leur emprunter leur organisation de courtiers, de voyageurs, de propagandistes industriels et commerciaux. Les femmes sont ad-

mirablement aptes à ce métier. Déjà, dans le courtage des annonces, elles déploient une activité qui fait vivre très bien celles qui réussissent. Si, au lieu de se tenir à Paris, elles rayonnaient en France, en Europe, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud, en Russie, au Japon, partout, sollicitant et prenant les commandes, les câblant à Paris, et livrant en service accéléré par le plus prochain bateau; si, non seulement pour les modes et les chapeaux, mais pour les tissus, pour les objets de Paris, pour les gravures, pour l'argenterie de table et de toilette, pour tout ce qui est du goût français, elles se faisaient nos courtières et nos placières, elles assureraient à l'industrie et au commerce français de magnifiques bénéfices, dont elles auraient leur juste part.

Seulement, il conviendrait que, du Quai d'Orsay, partissent non pas seulement des instructions et des ordres, mais une impulsion décisive. Il faut que quiconque représente la France et est payé par elle apprenne qu'il est le serviteur des Français et non leur maître, qu'il leur doit tout son temps, tout son effort, tout son dévouement, et, s'il s'agit des femmes et des veuves d'officiers, toute sa respectueuse déférence.

Frédéric Masson,
de l'Académie française.

En attendant...

Le Boche est parti...

On lisait l'autre jour dans la *Gazette de Voss* : « On ne peut observer la vie de Paris sans en conclure que les gens sont restés froids et calmes et que ce qui a disparu complètement, c'est une vie frivole derrière laquelle se cachaient les germes de vertus solides. Comme nous voudrions pouvoir en dire autant de Berlin, où, hélas ! la frivolité et l'insouciance absolue semblent être les facteurs dominants de l'existence quotidienne ! »

Je crois pouvoir donner à cette bonne vieille *Gazette de Voss* l'explication du mystère : si Paris a l'air si vertueux, s'il apparaît aujourd'hui si peu frivole, c'est qu'il n'y a plus de Boches à Paris !

Il y avait chez nous, et il y aura encore, après la guerre, une industrie de l'étranger. Les Parisiens sont à Paris pour travailler, les étrangers y accourent pour s'amuser. Tant qu'on n'y a vu que des Américains et des Anglais, il n'y a eu que du demi-mal. Ils venaient chez nous pour faire la noce, on ne saurait se le dissimuler, mais une noce élégante et chère. Et, par-dessus le marché, ce sont des peuples qui poussent le souci de la morale jusqu'au scrupule, certains ont dit jusqu'à l'hypocrisie.

Il n'en a plus été de même quand les Allemands, ayant commencé de s'enrichir, ont voulu jouir à leur tour des voluptés que leur offrait la Babylone moderne. C'est eux qui lui ont donné ce nom, on le retrouve dans la plupart des correspondances qu'ils échangeaient en 1870. Ils avaient de l'argent, mais ils étaient restés grossiers. L'idée qu'ils se font du plaisir est brutale, la conception qu'ils ont du luxe est vulgaire. Et par surcroît, bien que riches, ils sont avares. Ils ont voulu avoir à Paris ce qu'ils avaient à Berlin : la jouissance à bon marché ! La demande a créé l'offre, ils ont avili tout ce qu'ils touchaient. Nos modes féminines mêmes étaient devenues laides et ridicules : on en a accusé l'influence américaine. C'était une erreur et une calomnie. Il eût fallu dire : l'influence des Boches d'Amérique. Nous ne reverrons plus tous ces gens-là. Dieu merci !

Pierre Mille.

VOIR PAGE 9 :

La Compensation, conte, par André Avèze.
Une rentrée : Sacha Guitry aux Bouffes.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



« Ces messieurs ayant changé leurs heures de visite, les thés-taibes de 5 à 7 du soir vont être remplacés par des soupers-Zeppelins, de 1 à 3 du matin. »

(Léo Lechevallier.)

Échos

Le marché au poisson.

Un pêcheur du Nord français avait poussé sa barque au large et, indifférent aux soucis de la guerre, jetait le filet depuis l'aube. Déjà, ayant fait bonne pêche, il songeait à rentrer, lorsqu'un sous-marin allemand émergea. Notre homme ne perdit pas son calme et, sitôt que parut une tête au capot, il s'écria, avec une feinte jovialité : « Bonjour, ça va ? » Un officier lui répondit : « Ça va, bonhomme. Nous voulons vous acheter du poisson. » Ainsi fut fait, avec cette nuance que, le poisson sitôt transbordé, le capot se rabattit et le pirate disparut, sans avoir fait sonner ses écus.

— Qu'ils aillent au diable ! clama le loup de mer sur les eaux refermées. Et, heureux d'en être quitte à si bon prix, il mit le cap vers la terre.

C'est un cas de réforme.

Des affiches, dans le département de Vaucluse, annoncent les prochains conseils de revision :

Classe 1917; réformés n° 2 du 2 août au 31 décembre 1914; ajournés des classes 1913, 1914 et 1915.

Plaignons ces conscrits déchiquetés !

Les Ecossais ont raison.

Les Ecossais ne sont pas très satisfaits d'entendre toujours parler de l'armée anglaise. « Ne savez-vous donc pas, écrivent-ils aux journaux français, que cette armée, depuis 1707, est l'armée britannique ? On vend dans toute l'Ecosse des cartes postales où sont rappelés les clauses I et III du Traité d'Union » :

Clause I. — Les royaumes d'Ecosse et d'Angleterre seront, à partir du premier jour de mai et pour toujours dans la suite, unis en un seul royaume, sous le nom de Grande-Bretagne.

Clause III. — Le royaume uni de Grande-Bretagne sera représenté par un seul Parlement de Grande-Bretagne (British or British).

« Français ! ajoutent les Ecossais, vous, nos alliés de longue date (1295-1914), nous vous adjurons de défendre la sainteté du traité dont il n'est pas assez tenu compte. Voyez lord Kitchener et M. Asquith, eux qui sont d'une exactitude scrupuleuse quant à l'emploi du terme correct. Parlant de notre armée, de notre flotte, comme eux dites : « The british army and » navy. »

Les Ecossais ont raison.

Le rire de Philippe II.

La blague belge n'est pas née d'hier. Comme Bruxelles aujourd'hui, Anvers jadis railla l'envahisseur. Quand Philippe II entra à Anvers, chacun, notables, bourgeois et gens du peuple, s'ingénia à le faire rire. Mais le Taciturne n'avait pas le rire facile. En désespoir de cause, on fit chercher le bouffon Ulenspiegel, dont les farces eussent déridé le plus vieux des parchemins. « Je le ferai rire, déclara-t-il. Dites-lui que demain je volerai comme un oiseau. »

Le lendemain, Ulenspiegel monte sur un toit, face à une tribune toute de velours broché où s'était assis, au pied des maisons de la place, le prince mélancolique. Ulen est vêtu de soie pourpre et couvert de grelots. On attend, il attend. On s'énervait. Il regarde la foule et ne bouge. A la fin, apaisant la bordée des clameurs qui lui ordonnent de tenir sa promesse, il dit, penché vers Philippe, du haut des gouttières : « Je croyais qu'à Anvers il n'y avait pas plus bête que moi, mais je vois que la ville est pleine d'imbéciles. Si vous m'aviez dit que vous vouliez voler, je ne l'aurais pas cru. Un bouffon vous affirme qu'il fera cette sottise, et vous accourez tous !... »

Philippe II rit et s'en fut.

Berlin économise.

Deux Berlinoises sont assises côte à côte dans un tramway. Montée une charmante jeune fille qui va prendre place au fond de la voiture. L'un des citadins salue la nouvelle venue.

L'AUTRE. — Vous connaissez cette demoiselle ?

LE PREMIER. — Oui, un peu.

L'AUTRE. — Vous savez, si vous voulez aller vous asseoir à côté d'elle, ne vous gênez pas.

LE PREMIER. — Oui... mais plus tard... Elle n'a pas encore payé sa place.

Le Veilleur.

DERNIÈRE HEURE

NOUVELLES DU FRONT

La dernière affaire des Éparges

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL)

Un récit détaillé a été donné de l'action qui nous a rendus maîtres d'une partie importante de la position allemande des Eparges les 17 et 20 février derniers.

Le communiqué du 20 mars a signalé que nous avions étendu notre gain et repoussé plusieurs contre-attaques.

Les combats qui se sont livrés les 18, 19 et 20 mars n'ont pas été moins brillants ni moins heureux que les engagements du mois précédent. Ils se sont développés avec la même méthode et le même succès : préparation d'artillerie intense, assaut très prompt, corps à corps violents, mise en état rapide de la position conquise.

Les pertes bavaroises

Dans les tranchées bouleversées par notre artillerie, nous avons trouvé des cadavres déchiquetés à moitié enfouis dans la terre. Quelques survivants gardaient de l'éclatement de nos obus un souvenir d'horreur. « Il y avait de quoi devenir fou », déclara l'un d'eux.

C'étaient des soldats du 4^e bavarois, régiment qui a succédé aux Eparges au 8^e bavarois très fortement éprouvé par les combats de février.

Au dire des prisonniers — et ce renseignement est confirmé par les lettres trouvées sur eux — la redoute des Eparges est en train d'acquiescer en Bavière une sinistre renommée.

« La plus terrible journée de la guerre fut celle du mercredi des Cendres. Nous avons eu un terrible combat », écrit un soldat du 8^e à l'un de ses camarades.

Une boulangère d'une petite ville de Bavière raconte : « Toute la ville était remplie du bruit que près de Verdun 4.000 Allemands avaient sauté. »

D'une autre femme à son mari : « Le médecin nous a dit que les blessés qui arrivent à Landstuhl ont raconté que le 8^e régiment aurait été complètement anéanti. »

Les chiffres des pertes du régiment en février paraissent s'élever, si l'on s'en rapporte aux renseignements donnés par les prisonniers, à plus de 2.000 hommes dont 16 officiers. Un bataillon aurait été réduit à 87 hommes.

Le 4^e bavarois a été relevé : les troupes qui l'ont remplacé ont reçu la consigne de tenir coûte que coûte dans les tranchées qui demeurent encore sur la hauteur en possession des Allemands. « Les officiers, raconte un soldat, disent que le général sacrifiera sa division, le corps d'armée, 100.000 hommes s'il le faut... »

Les mineurs emprisonnés

Depuis l'attaque de février, les Allemands, pour se protéger, ont entrepris la construction d'abris-cavernes creusés à une grande profondeur. Ils ont réuni tous les hommes de la division qui exerçaient la profession de mineur. Ceux-ci ont foré des puits jusqu'à 8 mètres sous terre et entrepris l'organisation de galeries boisées.

Au moment de notre attaque, ils étaient au fond de leur souterrain en train de gratter la terre. Le déplacement de l'air causé par nos projectiles a soufflé leurs lampes. Toute l'équipe, enfermée dans l'obscurité, a été faite prisonnière.

Ceux qui occupaient les tranchées ont été moins heureux; la plupart ont été tués ou blessés par notre artillerie.

L'effet de nos obus n'a pas été moins redoutable pour les troupes de renfort envoyées vers les tranchées pendant une accalmie du feu. Elles furent surprises par une rafale. L'un des prisonniers raconte : « C'était terrifiant; on entendait des cris de douleur épouvantables... »

Quelques actions d'éclat

L'action d'infanterie a complété l'œuvre de l'artillerie. Elle a été menée avec entrain et vigueur. Une fois de plus, à tous les degrés de la hiérarchie, le goût de combattre et la volonté de vaincre se sont affirmés avec un éclat digne de nos plus glorieuses traditions militaires.

Le soldat Bocquet, originaire d'une province envahie, veut régler sa dette avec l'ennemi qui a brûlé sa maison et maltraité les siens. Placé en sentinelle dans un poste d'écoute, en avant de la tranchée, au moment où l'ennemi contre-attaque, il bondit sur le parapet, abat sept hommes à coups de fusil et de baïonnette et rejoint ensuite sa compagnie, où, prenant sa place dans le rang, il ouvre un feu rapide sur l'ennemi. Bocquet a reçu la médaille militaire.

Le capitaine du génie Gunther, qui est d'une vieille famille alsacienne, a été décoré récemment

pour faits de guerre. Le 17 février, il était monté le premier à l'assaut de la redoute des Eparges. Le 20 mars, il se trouve avec quelques sapeurs dans une tranchée conquise. Poussant devant eux des sacs à terre, ils chassent l'ennemi à coups de grenades. Celui-ci riposte avec les mêmes engins.

Comme les grenades commencent à leur faire défaut, le capitaine Gunther et ses sapeurs ramassent celles que leur envoient les Allemands et les relancent avant qu'elles n'éclatent.

Le maréchal des logis Debrien, de l'artillerie coloniale, commande une pièce d'artillerie de montagne qui, le jour du combat, ne doit pas être employée. Il demande l'autorisation de charger avec l'infanterie, puisque son canon ne doit pas être « de la fête ». Il monte à l'assaut et tombe mortellement frappé.

Le "Prinz-Eitel-Friedrich" sera désarmé

WASHINGTON, 5 avril. — La tempête a pris fin sans que le Prinz-Eitel-Friedrich ait tenté de sortir de Newport News.

On croit ici que le Prinz-Eitel-Friedrich sera désarmé mercredi. (Information.)

Un bilan

LONDRES. — Le Daily Telegraph fait, dans son leader, un inventaire des huit mois de guerre, qu'il termine ainsi :

« L'Allemagne reste en réalité ce qu'elle était à la fin de septembre, tandis que l'épée des alliés n'est qu'à moitié tirée du fourreau. »

« Les crimes du Falaba et de l'Aguila ont couronné le monument de la barbarie allemande. Ils ont été dictés uniquement par la rage et l'extrême désespoir. Les actes du gouvernement allemand fournissent au monde entier, sauf à la nation germanique, d'autres témoignages éloquentes de la situation réelle de l'ennemi. »

On manifeste à Vienne contre la guerre

LONDRES. — Le correspondant à Rome du Daily Chronicle télégraphie que d'après des renseignements envoyés par courrier jusqu'à la frontière, puis, de là, par télégraphe, jusqu'à Rome, des manifestations violentes contre la guerre viennent de se produire à Vienne, pendant ces trois derniers jours, parce qu'on a appris l'importance de la chute de Przemyśl.

La censure avait empêché les journaux autrichiens de dire la vérité, mais les journaux de Berlin l'ont laissée percer.

La police a été impuissante à empêcher la furie populaire d'éclater. Des milliers de manifestants ont parcouru les rues, pour la première fois depuis le début de la guerre, en criant : « A bas l'état-major ! A bas l'armée ! » et des meetings improvisés ont eu lieu pour demander la fin de la guerre.

L'Autriche est à bout de ressources

LONDRES. — On mande de Bucarest au Daily Mail que vendredi dernier un personnage fréquentant les cercles politiques et militaires les plus élevés de Vienne et actuellement de passage en Roumanie, a exprimé l'opinion que l'Autriche capitulera après la première grande défaite, qui est prochaine. Les dirigeants autrichiens savent très bien, a-t-il ajouté, que l'Autriche est au bout de ses ressources, bien que le public en général l'ignore.

Une protestation des journalistes américains

Les membres de la presse anglo-américaine de Paris nous communiquent la protestation suivante :

« Des informations de source sérieuse ont été publiées, d'après lesquelles deux correspondants de journaux américains sur le front allemand ont oublié récemment leurs devoirs jusqu'à tirer sur les tranchées adverses. »

« Un acte individuel ne saurait engager tous les membres de la profession. Néanmoins, les correspondants américains soussignés, actuellement à Paris, désirent qu'il soit bien compris qu'ils méprisent l'accomplissement d'un tel acte, qui jette un discrédit immérité sur la presse américaine. »

« Ils protestent énergiquement à la fois contre la manière dont les deux correspondants en question ont interprété leurs devoirs, de même que contre les allégations tendant à faire croire que d'autres journalistes américains auraient agi de même. »

Suivent les signatures.

L'incident de frontière serbo-bulgare

Une dépêche de source italienne annonçait hier que la Bulgarie avait réglé l'incident de Stroumitza au mieux des intérêts de la Serbie. Rien n'est venu confirmer cette nouvelle. D'après un télégramme de Nic' au Temps, le ministre serbe à Sofia a protesté auprès du gouvernement bulgare; mais n'ayant pas pu voir le président du Conseil, M. Radoslavof, il s'est adressé au général Fitchef, ministre de la Guerre, qui lui a répondu ne rien savoir d'une attaque, mais seulement avoir appris qu'un grand soulèvement avait lieu en Serbie et que des masses d'habitants de la Nouvelle-Serbie se réfugiaient en Bulgarie. Cette réponse montre de quelle façon le gouvernement bulgare essaie d'expliquer à sa manière ce nouveau coup de sa politique.

La vérité est que, dans leur incursion, « les comitadjis ont contraint les habitants de plusieurs villages serbes à passer en Bulgarie avec leurs biens et leur bétail ».

Tels sont les termes d'une dépêche de Salonique à l'Agence Havas.

Ce que dit la légation de Londres.

LONDRES. — La légation de Bulgarie n'a rien reçu jusqu'à présent au sujet du conflit serbo-bulgare.

Le ministre estime que l'affaire est d'ailleurs étrangère au gouvernement et qu'il serait imprudent de formuler une opinion avant de recevoir les nouvelles officielles de Bulgarie.

Tous les bruits d'après lesquels la visite du maréchal von der Goltz à Sofia se rattacherait à l'incident, n'ont, ajoute le ministre, aucune valeur.

La Bulgarie appellerait ses réserves

LONDRES. — Une dépêche de Salonique annonce que le capitaine et les passagers d'un paquebot-poste français, arrivant de Dedeagatch, déclarent que les réservistes bulgares ont reçu l'ordre d'être prêts à rejoindre les drapeaux.

Les crimes des pirates

Deux nouveaux sous-marins allemands prennent la mer

AMSTERDAM. — Le Telegraaf apprend de Sas-van-Gent que deux sous-marins ont passé vendredi à Gand, sur l'Escaut, en route pour la mer du Nord.

Un charbonnier anglais coulé

LONDRES. — Le vaisseau charbonnier anglais City-of-Bremen a été torpillé et coulé aujourd'hui au large de Land's End.

Quatre hommes de l'équipage ont été noyés. Treize ont été sauvés, parmi lesquels le capitaine.

Un steamer allemand coulé par une mine allemande.

LONDRES. — Le Daily Telegraph annonce que le grand steamer allemand Gretho-Hemroth, du port d'Emden, ayant heurté une mine allemande dans la mer Baltique, a coulé avec son équipage.

Ils s'attaquent à la marine italienne

ROME. — La compagnie maritime à laquelle appartient le vapeur italien Luigi Parodi annonce qu'elle croit pouvoir affirmer que ce vapeur a été coulé dans l'Atlantique par un sous-marin allemand. On ignore le sort de l'équipage.

Cette nouvelle a produit une profonde émotion dans tous les ports italiens et à Gènes en particulier. (Information.)

Un voilier russe torpillé

LONDRES. — Le petit vapeur anglais Oliveine a été torpillé entre Guernesey et Calais. L'équipage est sauvé. Le voilier russe Hermès, allant au Mexique, a été torpillé au large de l'île de Wight. L'équipage est sauvé.

La fin du "Medjidieh"

PÉTROGRAD. — L'équipage du croiseur Medjidieh, qui a été coulé par une mine, au large d'Odessa, a été sauvé par les navires turcs qui l'accompagnaient.

Du navire disparu, on n'aperçoit que les passerelles et les canons émergeant au-dessus de l'eau.

Un "Zeppelin" sur Dunkerque

DUNKERQUE. — Un Zeppelin a volé, la nuit dernière, au-dessus de la rade; mais, ayant été aperçu par les torpilleurs, il est reparti aussitôt dans les lignes allemandes.

ÉLIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

La Presse française et étrangère

Le beau défilé

De M. Sem, dans le *Journal* :

Ah ! si ces soldats, tels qu'ils sortent des tranchées de Champagne, revêtus de cette terre de France qu'ils défendent héroïquement, pouvaient défilier, un glorieux jour de printemps, sur les Champs-Élysées, quel défilé ! On baiserait la trace de leurs pieds boueux. On croirait voir passer, descendus de l'Arc de Triomphe, les régiments de pierre de la Grande Armée et voler au-dessus de ces légions de statues en marche l'immortelle *Marseillaise* de Rude.

Prophétie

C'est la prophétie du poète Arthur Rimbaud, quand il avait seize ans, au printemps de 1871 et telle que nous l'avons retrouvée, dans un livre de M. E. Delahaye, qui était alors son camarade au lycée de Charleville :

Où, ils paieront cher leur victoire !... Obligés de se maintenir, en face de l'Europe envieuse et inquiète, qui leur préparera des coups de Jarnac, ils en ont pour cinquante ans à être cravachés !... Je vois d'ici l'administration de fer et de folie qui va encaserner la société allemande, la pensée allemande... Et tout cela pour être écrasés à la fin par quelque coalition !... Si encore ils s'en tenaient à la ridicule satisfaction d'avoir été les plus forts !... Mais non : ils nous prennent deux provinces ; ils veulent étendre la teinte plate qui marque leur pays sur une carte !... afin d'être bien sûrs qu'on reviendra un jour leur tomber dessus !... Les idiots !...

La guerre est sublime et sainte

De M. André Suarès, dans l'*Opinion* :

La France mène la bataille pour le droit sous sa forme la plus directe, qui est la sainteté des contrats entre les hommes, et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Elle conduit cette lutte mortelle contre la puissance de la bête, qui prétend rendre l'humanité à la condition primitive, où la force de l'appétit règne uniquement, fait et défait tous les droits et impose souverainement la loi de la dent et de la griffe.

Cette guerre est donc sublime et sainte dans sa cause, dans ses effets et dans la personne du peuple qui la soutient. Si la France devait être vaincue, rien ne serait plus beau que de mourir dans une telle défaite. Quelle beauté n'aura pas la victoire pour le reste du monde ? Il sera sauvé par elle.

Mais si belle qu'elle puisse être victorieuse, la France a plus de beauté encore dans le combat. Car, y allant du genre humain, elle souffre pour lui qui est en elle, comme l'enfant menacé dans le sein qui le porte. Et la mère est sacrée, d'une double souffrance.

Les Allemands à Bucarest

De M. Tade Jonesko, dans le journal la *Roumanie* :

La canaille allemande a inondé cette capitale, souillant ses hôtels, ses cafés et ses rues. Il y a des endroits où nous sommes traités d'intrus, dans notre propre maison.

Tout le monde se livre à l'espionnage et à la corruption. On opère par tous les moyens ; on suborne des fonctionnaires et des journaux. Nous ne voulons pas en dire davantage. Avec ce que nous mettons en lumière, nous ne cherchons pas à attirer l'attention du gouvernement, car nous sommes convaincus qu'elle les surveille. Mais nous voudrions prévenir cette tourbe, que même dans notre bienheureux pays il y a des limites pour tout.

Jeanne d'Arc, une boche ?

Au moins, c'est le *Berliner Tageblatt* qui a l'audace de le dire. Oyez plutôt :

Les Français, qui évoquent le souvenir de leur héroïne nationale, ne se doutent guère que Jeanne d'Arc, tout comme Garibaldi d'ailleurs, était sortie non pas de sang lorrain, mais de bon sang allemand. La démonstration en est facile. Des chercheurs italiens ont établi que les aïeux de Jeanne avaient émigré de l'Italie du Nord et s'appelaient originellement Ghislieri. Ils prirent plus tard le nom d'Arc que portaient leurs armoiries. Or, « Ghislieri » n'est autre que le vieux nom germanique « Ghisler », et les Ghisler, aujourd'hui Gieseler, ont pour armes un fouet avec une corde. On voit combien il est incontestable que les Ghisler sont devenus les Ghislieri, le fouet un arc, et les Ghislieri les « d'Arc ».

Sous le soc de la charrue

Du *New-York Herald* :

Quel sera le sort de cette pauvre Terre, labourée par les tranchées, creusée par les obus. En sera-t-elle plus fertile ? Les agronomes prétendent qu'il faut onze années au moins pour que les matières fertilisantes des couches inférieures arrivent à la surface de la terre arable. Le mode de labour inédit que notre sol subit aura, en beaucoup d'endroits, hâté cette évolution. Et le nitrate aura été mélangé aux sillons sous une forme plus concentrée. Virgile parle de l'étonnement du laboureur futur, découvrant un casque sous le soc de sa charrue. Quand viendra-t-il le jour où, chez nous, les laboureurs s'étonneront de déterrer des obus non éclatés ?

La version allemande

d'après le « Times »

La lutte dans les Karpathes.

La presse allemande se préoccupe de plus en plus de l'issue de la bataille des Karpathes, les journaux insistant sur « l'endurance » manifestée par les troupes austro-hongroises.

La bataille, dit le major Moraht dans le *Berliner Tageblatt*, fait rage depuis plusieurs jours dans les Karpathes. Bien qu'il ne faille pas faire dépendre le sort de la guerre, ou même de la campagne, sur le front oriental, du résultat de cette lutte, il est néanmoins certain que la victoire, dans cette rencontre, exercera une grande influence sur toute la situation. De plus, on ne saurait méconnaître la possibilité de voir la situation politique prendre, elle aussi, une nouvelle orientation. Ainsi, pour la Russie, par exemple, des raisons politiques jouent certainement un rôle dans le choix de ce théâtre pour un règlement de comptes décisif. Une partie des intellectuels hongrois se préoccupent de cette situation, et il en est de même de la presse viennoise. Le commandement suprême a ainsi bien des raisons de parer, avec toutes ses forces disponibles, à la tentative russe de se frayer un chemin vers la plaine hongroise.

Dans un article daté du 28 mars, le major Moraht décrit une visite faite par lui au quartier général de l'archiduc Frédéric, commandant en chef de l'armée autrichienne. Il déclare que les armées austro-hongroises, « dans leur inépuisable empressément à consentir des sacrifices, attendent, avec une patience résignée, le lever du soleil de la victoire finale ».

Le commandant en chef, dit M. Moraht, n'a pas manqué de faire ressortir les conditions difficiles de la lutte dans les Karpathes. Ses gestes et son regard m'ont convaincu qu'il ne redoutait pas la désertion de son armée. La Russie a commis une grosse faute en comptant là-dessus. Les Russes sont à même de retirer leurs divisions épuisées et de les remplacer par de nouvelles masses d'hommes. Il est évident que les armées de l'Autriche-Hongrie ne peuvent pas être renforcées comme celles de la Russie, qui a une population de 170.000.000. Ce qu'elles doivent faire, c'est résister, bien que chaque soldat trouve que sa force physique ne lui permettra pas d'endurer des fatigues comme celles-là jusqu'à la fin de la guerre.

Les socialistes et la défaite éventuelle de l'Allemagne.

Tandis que le parti socialiste allemand est miné par des divergences croissantes de vues, M. Scheidemann trace la ligne de conduite autorisée du parti :

Dans un récent discours, prononcé à Nuremberg, M. Scheidemann déclara qu'il était actuellement impossible de parler de paix, parce que l'Allemagne n'avait pas encore accompli ce qu'elle devait accomplir. Les Allemands ne devaient pas oublier « leurs valeureux alliés, pas plus qu'ils ne pouvaient les abandonner ». Chaque fois, dit l'orateur socialiste, qu'on parla dernièrement de paix en Allemagne, « cela ne nous amena que les menaces et le mépris de l'étranger ». M. Scheidemann s'est servi du nouvel argument que la défaite de l'Allemagne serait suivie d'une nouvelle période de réaction dans la politique intérieure. « Tout homme intelligent, dit-il, conclurait la paix demain plutôt qu'après-demain ; mais nous ne pouvons pas nous déclarer prêts à tomber sur les genoux et à conclure une paix boiteuse. Le résultat d'une défaite serait, en Allemagne, exactement le même qu'en France après 1871. Nous aurions à donner notre dernier sou pour réparer les ruines. Ceci impliquerait la pire des réactions, celle qui arrête tout et qui mettrait la social-démocratie hors de combat. »

La préparation de l'Allemagne à la guerre.

L'assemblée générale annuelle de la Banque Impériale Allemande fut tenue le 29 mars. On s'y est beaucoup admiré et félicité mutuellement au sujet du succès du deuxième emprunt de guerre et de l'accumulation d'or en Allemagne.

De temps en temps, les Allemands eux-mêmes finissent par reconnaître que leur insistance sur la perfection de leur préparation à la guerre est difficilement conciliable avec leur thèse que les alliés se seraient subitement « jetés » sur une Allemagne qui n'était pas prête. Le président de la Banque, M. Havenstein, a résolu cette difficulté en ces termes : « Nos préparatifs, dont quelques-uns remontent déjà à une date éloignée, n'étaient pas faits dans l'idée que nous étions à la veille d'une guerre mondiale, pas plus que dans celle de travailler pour la guerre. Lorsque nous voyons nos ennemis déduire de nos préparatifs financiers et de notre préparation militaire que l'Allemagne désire la guerre, et qu'elle la préparait depuis longtemps, ce n'est là qu'une de ces fictions stupides et un de ces mensonges de propos délibéré que nos ennemis répandent sur notre compte. »

La disette.

Dans un article sur la situation actuelle du problème de l'approvisionnement en vivres, le *Vorwärts* exprime l'idée que l'on peut s'assurer des provisions suffisantes jusqu'à la prochaine récolte, à la condition que le gouvernement fasse preuve de plus de méthode et de plus d'énergie. Il y eut dernièrement une petite réduction dans le prix de la farine, et la Société du blé de guerre promet une nouvelle réduction dans six semaines. Cependant, il existe toujours une grosse différence entre le prix coûtant et le prix de détail. Il n'y a toujours ni prix uniformes, ni qualité uniforme de pain. On assure que la ration décrétée est insuffisante pour les classes ouvrières, parce qu'il leur est plus difficile qu'aux classes aisées de remplacer le pain par un autre aliment, et parce que les ouvriers ont besoin de plus de nourriture.

La Guerre anecdotique

Les gosses de Thann

De M. Arsène Alexandre dans le *Figaro* :

Les gamins sont tous les mêmes, dans toutes les villes, soit à Paris quand il passait des taubes, soit à Thann quand il éclate encore des obus allemands. Tous ces petits bonshommes, tous sans exception, sont coiffés de bonnets de police français, de toutes les couleurs, de toute les armes, de tous les âges. Où ont-ils déniché tant de couvre-chefs guerriers ?

Un tout jeune homme, étendant le bras dans la direction d'une petite place voisine, toute bordée de vieilles maisons et ornée d'une ravissante fontaine de la Renaissance, me dit :

— Voyez-vous, l'autre jour, il y avait une troupe de gosses qui jouaient au soldat dans cette petite rue. On a entendu les obus tomber pas loin. Un des petits était Allemand. Il a crié en tapant des mains : « C'est les nôtres ! C'est les nôtres ! » Deux minutes après, il a été tué. Vous croyez que ça a empêché les autres de revenir jouer au soldat une heure après, et au même endroit ?

Une victoire allemande...

Du *Journal des Voyages* :

Oui, les Allemands ont remporté une victoire, et le plus surprenant est que les journaux à la solde de l'agence Wolff n'en ont pas parlé ! Une victoire ! Et sur le sol anglais, encore ! Les prisonniers allemands gardés à vue dans le camp de Frith Hill, pour se divertir un peu, se sont exercés au sport du football, que leurs gardiens leur ont appris. Ils ont même si bien profité des leçons données qu'ils se sont livrés avec eux à un match de football, qui s'est terminé par la honteuse défaite des gardiens. Cette victoire remportée par les Boches était faite pour les remplir d'une fierté bien légitime.

Ce sport national anglais qui joue un si grand rôle dans l'existence de nos alliés est loin, du reste, d'être abandonné par les braves *Tommy Atkins* au front ; quand les attaques leur laissent un peu de répit, ils se livrent avec plaisir à leur jeu favori.

Une très grande dame anglaise, sportswoman d'élite, lady Byron, a même eu l'idée assez originale de faire parvenir aux troupes une certaine quantité de ballons de football, entièrement confectionnés par les mains de mères ou de sœurs, de femmes ou de fiancées qui ont un cher absent à la guerre.

Hypertrichose palmaire

Du *Bulletin des Armées* :

Le major d'un régiment de territoriale, qui se trouvait au dépôt de L..., voyait parfois venir à la visite quelques soldats qui ne souffraient d'autre mal que d'un peu de paresse. Dans ce cas, il ne manquait jamais de dicter à l'infirmer cette mention sibylline : « Consultation... Hypertrichose palmaire », formule qui pourrait se traduire en langage vulgaire par : « Poil dans la main ».

Or, un matin, se présente un territorial qui, ne sachant trop quelle maladie prétexter, avait feuilleté le cahier de visite : — « Qu'avez-vous ? demanda le docteur — Une forte hypertrichose palmaire, monsieur le major », répondit l'homme impassible.

— Eh bien ! dit le major indulgent, quand vous serez au front, tâchez d'avoir votre hypertrichose ailleurs !

Pour une espèglerie

De l'*Echo belge* :

Récemment, à Liège, l'officier allemand chargé du service des passeports passa place Rouvroy et y rencontra une fillette âgée d'environ treize ans, qui se rendait à l'Institut Saint-Jacques. L'enfant regarda l'officier qui la dévisageait et lui tira la langue. Après quoi, elle entra à l'Institut.

L'« Ober » la suivit, en proie à une violente colère, et se fit présenter toutes les élèves afin de punir la coupable. Il ne retrouva pas Mlle R... et sortit furieux en menaçant de faire fermer l'Institut si des excuses n'étaient pas faites le même jour, avant quatorze heures.

M. R... et sa fille se rendirent donc à la « Kommandantur ». Là, on les sépara et on interrogea séparément le père et la fille sur les sentiments à l'égard des propagateurs de la civilisation nouvelle. On demanda à la petite qui lui avait enseigné le mépris des champions de la « Kultur ». Après un interrogatoire serré, elle comparut devant le conseil de guerre. On l'interrogea. Elle répondit crânement en répétant, à l'adresse de ses juges, l'espèglerie du jour précédent. On la condamna à huit jours de prison ou à 45 mark d'amende. Le lendemain, deux soldats se présentèrent au domicile des parents pour prendre l'argent ou emmener la fillette.

Un mot héroïque

Du *Phare de la Loire* :

Depuis qu'il est entré nu dans la salle, l'homme a attiré les regards, car il n'y a pas un endroit de son corps qui ne soit tatoué. Une femme du monde, en toilette d'opéra, sourit sur son dos. Sur la poitrine, un cuirassé d'escadre tire sur une côte d'où s'enfuient des burnous. Mars et Vénus se disputent ses bras. Une fleur différente orne chacun de ses oreilles.

Le major s'exclame :

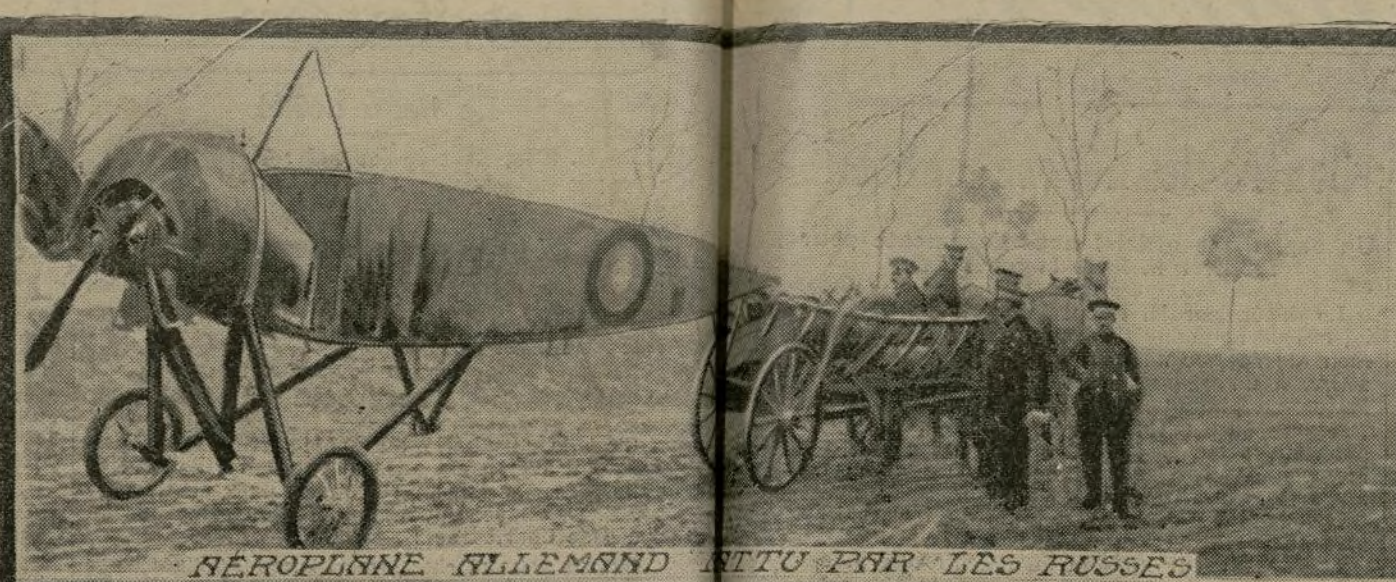
— Eh bien, vous êtes complet. Il n'y a plus de place ! L'homme, un réformé d'Afrique, bombe le torse, tend ses biceps, ce qui dérange l'harmonie de l'Aphrodite peinte sur le bras droit :

— Je vous demande pardon, monsieur le major. Il y a place pour les baïes !

Pour illustrer l'admirable guerre des Karpathes



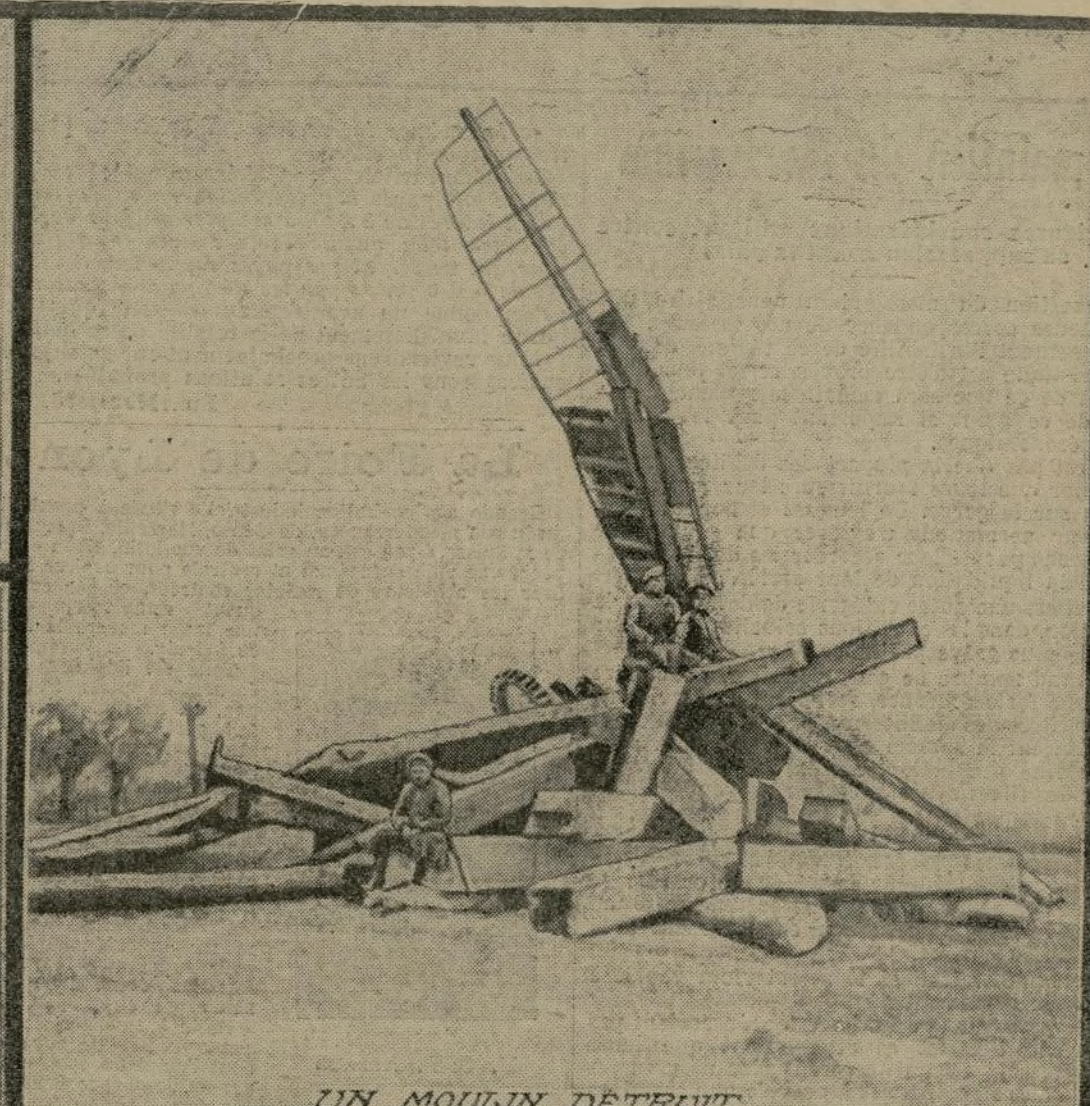
UNE PIÈCE DE CAMPAGNE DISSIMULÉE



AÉROPLANE ALLEMAND CAPTÉ PAR LES RUSSES



LES DIFFICULTÉS DU RAVITAILLEMENT PAR DES ROUTES DÉFONCÉES



UN MOULIN DÉTRUIT



INTERROGATOIRE DE PRISONNIERS ALLEMANDS



CONSTRUCTION D'UN CANTIN DANS LES CARPATHES



UN DÉPÔT DE RAVITAILLEMENT

On sera émerveillé plus tard, lorsque l'on connaîtra, par le récit des historiens, la formidable activité que déploieront dans les Karpathes nos alliés slaves pour s'assurer la possession des passes qui doivent leur ouvrir — qui leur ont ouvert déjà — les routes de Budapest et de Vienne. Dans toute la fresque géante que compose la lutte contre l'ennemi de l'humanité, ce labeur des Russes prendra un relief particulier — une fois n'est pas coutume — on peut faire usage de l'adjectif *kolossal*. Capture de prisonniers innombrables, ruines accumulées, tranchées profondes, virtuosités de mitrailleuses, longues files de convois, combats sublimes, prouesses d'aviation, détails qui seront mis en relief lorsque l'on racontera le merveilleux récit de ce qui s'accomplit sur ce point du front oriental.

La Reprise des Affaires

Le maintien du Moratorium

De sérieuses considérations militent contre sa suppression avant la paix.

La question du moratorium nous attire une volumineuse correspondance de nos lecteurs.

Tous sentent l'instabilité de ce régime, dont la caractéristique est d'être provisoire, et tous s'inquiètent de ce que sera demain le règlement définitif de ce point si important pour les transactions économiques.

Ce n'est pas que la plupart des débiteurs aient à redouter que leurs fournisseurs leur mettent le couteau sur la gorge. De longues et bonnes relations leur permettent d'espérer que ceux-ci ne manqueront pas de leur accorder les délais nécessaires à la liquidation de leur arriéré.

Mais il est une autre catégorie de dettes, dont la liquidation, dans les conditions actuelles, peut leur porter le plus grave préjudice.

Un grand nombre de gens d'affaires, pour faire face à une forte échéance, recourent au service de prêt sur titres des établissements de crédit. Ceux-ci leur avancent la somme dont ils ont besoin dans une certaine proportion, sur la valeur au cours du jour des titres déposés, en se réservant le droit, inscrit en toutes lettres sur les contrats passés à cet effet, d'exiger, suivant leur gré, le remboursement des sommes prêtées, étant bien entendu que dans le cas où le débiteur ne serait pas en mesure d'effectuer ce remboursement, le prêteur serait en droit de liquider la situation en procédant à la réalisation des titres.

Que se passerait-il si le moratorium venait à être levé brusquement ?

On peut espérer que les banques n'useraient pas de leur droit strict et attendraient que leurs clients puissent s'acquitter, mais rien n'est moins sûr, et, d'autre part, il est à prévoir que certaines seraient mises par les circonstances dans l'obligation de réaliser leur actif sans tarder.

Le marché serait donc envahi du jour au lendemain par une énorme quantité de titres à vendre, et le résultat serait une baisse brusque sur les valeurs entraînant, en même temps que la ruine des emprunteurs, une dangereuse perturbation en Bourse dont la répercussion se ferait sentir sur tous les porteurs de titres en général.

Faut-il donc, pour quelques débiteurs malhonnêtes qui refusent de payer alors qu'ils le peuvent, risquer de provoquer une débâcle économique, aussi préjudiciable aux intérêts du pays ? Non, sans doute.

Aussi serait-il nécessaire d'envisager une solution stable, sinon définitive.

Parmi celles qui ont été préconisées, se place au premier rang celle qui fait l'objet d'un projet de loi de M. Marc Réville.

Cette proposition de loi tendait :

1° A la prorogation définitive, jusqu'à une époque postérieure à la signature du traité de paix entre la France et les pays ennemis, de l'exigibilité des effets de commerce souscrits avant le 1^{er} août 1914 ;

2° A la création, en vue d'obvier à l'immobilisation de capitaux résultant du moratorium, de chèques spéciaux rendant disponible la représentation des effets dont le paiement est suspendu.

Mais après discussion, et sur l'observation de M. le ministre des Finances, la Commission du Commerce et de l'Industrie a repoussé la deuxième partie du projet, dont l'initiative revient au très actif Comité de défense de la propriété commerciale, craignant que cette création de chèques spéciaux ne jette le discrédit sur notre billet de banque.

Cette crainte nous semble exagérée, car il n'y avait nullement lieu à confusion.

D'autre part, toujours sur l'intervention de M. Ribot, elle a décidé de laisser de côté la prorogation définitive du moratorium jusqu'à l'issue des hostilités.

Un second projet a été élaboré, et la commission s'est décidée à proposer au vote de la Chambre une loi portant que dans le mois qui suivra la promulgation, les effets de commerce dont l'exigibilité a été prorogée par le décret du 25 février 1915 et par les décrets antérieurs, devront être présentés aux débiteurs par les soins d'un officier ministériel qui, au cas de non paiement, devra mentionner au titre l'exécution de cette formalité. Aucun droit d'enregistrement ne sera perçu à cet effet.

De plus, il est prévu que quand le moratorium prendra fin, l'échéance du 31 juillet étant reportée à une date déterminée, les autres échéances prorogées s'échelonnent, à partir de cette date,

avec les mêmes intervalles qui existaient primitivement entre elles.

La fin de l'article 1^{er}, en déclarant que : les effets qui seront payés à présentation ne supporteront qu'un intérêt de 2 0/0, à compter du jour de leur échéance telle qu'elle était inscrite aux titres ; ceux qui ne seront pas payés supporteront l'intérêt de 5 0/0 prévu par les décrets ci-dessus rappelés, donne un avantage au débiteur qui s'acquitte immédiatement de la totalité de sa dette.

Nous reviendrons prochainement sur ce sujet et envisagerons les autres solutions proposées.

Em. Montford.

La Foire de Lyon

Grande agglomération industrielle située à proximité du bassin méditerranéen, de Gènes, Marseille, Barcelone, de la Suisse, Lyon est, au point de vue latin, sinon européen, une ville suffisamment centrale pour aspirer à attirer les acheteurs de maintes contrées, et par conséquent remplacer, dans une large mesure la foire de Leipzig.



M. G.-L. ARLAUD

Telle est l'opinion d'un économiste plein d'initiative, M. Arlaud, qui en a fait part au public intéressé, dans une conférence qui a eu lieu le mois dernier au théâtre des Célestins de Lyon.

Pour appuyer sa démonstration, il a fait un remarquable exposé de l'importance de la foire de Leipzig, et des nombreuses raisons qui militent en faveur du choix de Lyon pour supplanter la manifestation économique ennemie.

Reste à savoir si la seconde ville de France, dont l'opiniâtre labeur n'a pas eu de chance dans ses manifestations, voudra tenter de prendre, de cette manière, sa revanche sur le destin qui entrava ses expositions.

En tout cas, l'idée de M. Arlaud était originale et méritait d'être signalée.

INFORMATIONS

La consommation des viandes frigorifiées.

La guerre est en train d'accoutumer la population française à la viande frigorifiée.

En 1913, nous n'en avions importé que 20.299 quintaux. En 1914, les importations ont atteint 177.740 quintaux, sur lesquels 164.641 quintaux sont applicables aux cinq derniers mois de l'année.

La viande frigorifiée est surtout consommée par notre armée, qui la trouve d'ailleurs excellente ; la population civile de quelques grandes villes, telles que Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Rouen et Le Havre commence également à en demander. Mais, en Europe, le grand marché de consommation est l'Angleterre.

Pour la tonte.

Le ministre de l'Agriculture a demandé à M. le ministre de la Guerre d'examiner si des permissions ne pourraient pas être accordées aux hommes spécialement exercés à la tonte des troupeaux.

A propos de la Propriété commerciale.

Une importante délégation du Comité de Défense de la Propriété Commerciale et Industrielle a été reçue à la Chambre des députés par M. Raoul Péret, président de la commission du Commerce et de l'Industrie.

Dans un exposé très clair, M. Delhay, président du comité, lui a dit ses craintes sur l'avenir du moyen et petit commerce français. Si la proposition de loi de M. Puech était adoptée, les propriétaires ne feraient plus de baux, donc plus de fonds de commerce. Adieu la propriété commerciale... Seuls pourraient exercer un commerce stable ceux qui seraient propriétaires des immeubles.

Le bureau du comité va solliciter une audience de M. le garde des Sceaux pour l'entretenir du même sujet.

Le paiement des contributions.

Nous venons de recevoir la lettre suivante :

Le courrier m'apporte un mot de ma concierge qui, en me faisant suivre ma correspondance, croit devoir attirer mon attention sur une feuille jaune d'avertissement qui s'y trouve. Je la décachète : c'est une sommation avec frais d'avoir à payer sous trois jours.

Elle ajoute que lorsqu'elle l'a elle-même reçue de la main d'un employé du percepteur, elle a répondu que j'étais mobilisé sur le front (ce qui est l'expression absolue de la vérité).

Le préposé à la distribution de ces papiers a objecté que je devais payer tout de même, que l'Etat avait besoin d'argent et que, bientôt, on palerait les contributions d'avance.

J'ai toujours payé régulièrement les miennes ; mais, depuis août, soit huit mois, je suis mobilisé, et dans l'Est, c'est dire que je n'ai pas fait d'affaires et que ce n'est pas les quelques sous auxquels j'ai droit comme maréchal des logis qui me permettront de régler cette douloureuse.

Connaissant votre complaisance, j'ai recouru à votre journal, vous priant de me faire savoir ce qui rendra certainement service à d'autres poilus :

1° Si, mobilisé, en campagne, je dois payer mes contributions ;

2° Dans la négative, quelle formalité faire pour éviter des ennuis et des poursuites ;

3° Dans l'affirmative, quels délais je puis obtenir. Avec mes remerciements anticipés, etc.

TRADUCTIONS ET COPIES 19 Bd Poissonnière FIG'ER

Contre le négoce ennemi

Un organisme officiel nous documente pour faciliter la lutte commerciale.

Le dépôt, par M. Raoul Péret, d'un projet de loi qui perfectionne les conditions de fonctionnement de l'Office national du commerce extérieur attire, à un moment particulièrement opportun, l'attention publique sur cet utile organisme.

Comme on le sait, l'Office national du commerce extérieur a été créé à la suite d'une convention intervenue entre la chambre de commerce de Paris et le ministère du commerce.

Il fonctionne en vertu de la loi du 4 mars 1898 et dépend des deux organismes qui l'ont fondé.

L'Office a pour mission de fournir aux industriels et négociants français des renseignements commerciaux de toute nature pouvant concourir au développement de leurs débouchés dans les pays étrangers, les colonies françaises et les pays de protectorat.

Son rôle est de donner la plus large publicité possible aux rapports de nos consuls et de nos agents commerciaux officiels, des chambres de commerce françaises à l'étranger. Il adresse dans ce but des circulaires imprimées à tous les intéressés ; il fournit en outre, par correspondance ou de vive voix, des informations commerciales proprement dites : adresses de commerçants étrangers importateurs, renseignements statistiques, douaniers, de transports, etc.

Depuis le début de la guerre, en effet, malgré la réduction apportée par la mobilisation à son personnel, l'Office déploie une incessante activité, dont nous avons déjà, du reste, entretenu nos lecteurs à diverses reprises.

Grâce à sa publication intensive de *Dossiers commerciaux*, nos exportateurs vont être en mesure de lutter avantageusement contre la concurrence allemande et austro-hongroise, en se substituant même aux exportateurs ennemis.

Une enquête fut menée, rapide et pratique, auprès de tous les représentants économiques de la France au dehors ; la nomenclature des articles et produits vendus pas nos concurrents fut établie, leurs méthodes de vente furent déterminées, les raisons de leurs succès précisées.

Ainsi, de nombreux industriels et commerçants français purent étudier des documents récents et en tirer parti.

Mais conquérir des marchés, même ceux des pays alliés, n'est pas une affaire simple. Une organisation, une préparation très minutieuses sont indispensables.

Là, comme partout, la question crédit joue son rôle, rôle d'autant plus important que c'est précisément dans le crédit à long terme que résidait une des forces principales de l'exportation allemande.

L'Office, qui grâce aux multiples avis de ses correspondants, touchait la plaie du doigt, ne pouvait manquer de chercher à la guérir. Nous savons que son éminent directeur, M. Mercier, vient de présenter à la commission réunie au ministère des Affaires étrangères un projet tendant à créer, à côté et avec le contrôle de la Banque de France, sous le titre de *Crédit national à l'Exportation française*, un établissement annexe qui escompterait à nos exportateurs le papier à six, neuf ou douze mois même, sur les marchés étrangers, ce qui nous permettrait, sur le chapitre du crédit, de lutter à armes égales avec l'exportation ennemie, si soutenue par ses grands établissements financiers, alors que les nôtres se désintéressent de la question. Nous pouvons affirmer de bonne source que le projet de M. Mercier a retenu l'attention du comité facultatif chargé de préparer les résolutions de la commission.

Nous avons, à cette même place, trop fréquemment insisté sur la nécessité inéluctable du crédit à long terme et de la création d'une Banque française d'Exportation pour ne pas applaudir à l'initiative du directeur de l'Office national du commerce extérieur.

Il faut maintenant souhaiter que le gouvernement réalise le plus promptement possible un projet semblable, qui permettra à notre industrie et à notre commerce de reprendre leur ancien rang sur le marché mondial.

René Castelneaux.

Un intéressant groupement.

Au cours d'une réunion préparatoire tenue le mardi 30 mars 1915, à 14 heures, au bureau provisoire, 45, rue Lafitte, les promoteurs de l'Union Nationale pour l'Exportation des Produits Français en formation ont arrêté le programme d'action, ainsi que les statuts de l'Association, et décidé de procéder à sa constitution définitive en une assemblée générale qui a été fixée au mardi 20 avril 1915.

NOS CONTES

La compensation

Au temps où Paris, tout entier aux plaisirs de la paix, ignorait encore l'état de siège, la jolie Mme Arabelle avait pris un jour l'autobus pour aller rejoindre aux Tuileries une amie en compagnie de laquelle elle devait goûter chez un pâtisier du voisinage.

Rêveuse, elle regardait à travers la vitre le flot des piétons battre d'un remous incessant les étalages offerts, le long de la rue, aux convoitises; son œil, amusé par le vivant kaléidoscope dont aucun détail n'était de nature à fixer son attention, ne se posait au passage sur une silhouette que pour être aussitôt sollicité par une autre; mais les images qui papillotaient ainsi sur sa rétine étaient trop fugitives pour exercer la moindre impression sur l'esprit de Mme Arabelle, sujette à des « absences » de ce genre: si sa menue et savoureuse personne était bien assise dans l'autobus, vis-à-vis d'un quidam qui l'appréciait à sa valeur, sa pensée vagabonde était par contre bien loin, si loin que l'admirateur anonyme qui venait de tomber en arrêt devant elle en était pour ses frais et multipliait les ceillades en pure perte.

Mme Arabelle était si distraite que lorsque le contrôleur passa pour vérifier les numéros des tickets qu'il écornait ensuite d'un ongle en deuil, il dut, pour tirer la jolie voyageuse de l'espèce de léthargie dans laquelle elle était plongée, lui tapoter l'épaule du bout de l'index — à la grande jalousie du soupirant quinquagénaire, qui devait se contenter, suivant l'expression des commis préposés à la surveillance des comptoirs où l'on expose des marchandises fragiles, de « toucher des yeux ».

Aussitôt après le passage de l'intrus, Mme Arabelle, fermant cette fois sur le mystère de sa conscience les persiennes de ses paupières diaphanes, s'enfonça de nouveau dans sa rêverie. Elle avait négligemment posé sur ses genoux son sac de moire au fermoir d'argent. L'arrivée d'une dame entre les deux âges, qui prit place à côté d'elle sur la banquette de molesquine, la laissa complètement indifférente.

A la voir immobile, les yeux clos, la tête inclinée vers l'épaule, on eût pu croire qu'elle sommeillait.

Soudain, elle perçut un frolement sur la cuisse; mais il était si léger qu'elle n'y aurait sans doute pas pris garde s'il n'avait coïncidé avec une sensation d'allègement à l'endroit même où pesait son sac. Pensant que ce précieux fardeau venait de glisser de ses genoux, elle se pencha pour le ramasser. A sa grande surprise, elle ne trouva rien sur le plancher de la voiture.

Son voisin, qui ne la quittait pas des yeux, saisit cette occasion de lui adresser la parole:

— Vous avez perdu quelque chose, madame?

— Mon sac... Où est-il passé?

— La dame qui était assise à côté de vous descend à l'instant avec deux sacs à la main...

Sans en entendre davantage, Mme Arabelle, que son paisible admirateur aurait crue bien incapable d'une telle vivacité, se dressa d'un bond, et, bien que l'autobus qui venait de stopper eût déjà repris sa marche, sauta lestement sur la chaussée.

Tout en courant après sa voleuse, qu'elle ne perdait pas de vue, elle requit l'aide d'un agent qui, pris d'un beau zèle pour une si jolie personne, eut bientôt fait de rattraper la délinquante. Mais sans se laisser décontenancer, celle-ci, qui n'en était vraisemblablement pas à son coup d'essai, prétendit avoir trouvé dans l'autobus, à ses pieds, l'objet du litige: elle le portait de ce pas, affirma-t-elle, au commissariat voisin; mais puisqu'elle avait la chance d'en rencontrer la légitime propriétaire, elle ne demandait pas mieux que de le lui restituer.

L'agent, fort embarrassé sur la conduite à tenir en pareille circonstance, regardait alternativement Mme Arabelle et la femme aux deux sacs, dont l'assurance n'était pas sans lui en imposer: si elle n'avait pas payé de mine, il n'aurait pas hésité à la conduire au poste, où l'on se serait expliqué devant « Monsieur le commissaire »; mais outre qu'elle était fort élégante, elle avait une façon de vous regarder qui fascinait le brave sergot, perplexe et muet.

— Tenez, madame, le voilà, votre sac! fit-elle d'un ton dédaigneux, en le tendant à la plaignante.

Mais Mme Arabelle, remarquant à la faveur de ce geste qu'elle avait au doigt un brillant superbe, eut soudain une idée machiavélique.

— Attendez, fit-elle, que je vérifie s'il n'y manque rien...

Et tandis que l'inconnue la toisait d'un air de reine outragée, elle fit semblant de passer une rapide inspection de tous les charnents et inutiles bibelots que toute femme trimballe du matin au soir.

— Ma bague! s'écria-t-elle tout à coup. Elle a disparu.

A ces mots, l'agent fronça les sourcils.

— Mon brillant, mon beau solitaire, un bijou de famille auquel je tenais comme à la prunelle de mes yeux! se désolait Mme Arabelle, qui, feignant enfin de l'apercevoir à l'annulaire de la coupable, cingla celle-ci d'une apostrophe irritée:

— Vous êtes vraiment une habile voleuse!

Malgré tout l'aplomb dont elle était coutumière,

la dame d'âge incertain fut, à ce coup, déconcertée de trouver plus forte qu'elle.

— Cette bague, bégaya-t-elle, vous osez prétendre qu'elle est à vous?

Sans daigner lui répondre, Mme Arabelle, payant d'audace, se tourna vers le flic:

— Faites votre devoir, monsieur l'agent; nous nous expliquerons devant le commissaire.

Mais, à ce nom, l'inconnue, qui devait avoir de bonnes raisons de ne pas mêler la police à ses affaires, préférant se dépouiller du bijou, capitula.

— Dès lors, questionna l'agent, en s'adressant à Mme Arabelle, vous ne voulez pas porter plainte?

— Mon Dieu, non, répondit-elle, avec un sourire angélique; je suis rentrée en possession de mon bien; que la malheureuse aille se faire pendre ailleurs...

Et, preste, hélant un taxi en maraude, elle s'empressa de quitter le théâtre de son exploit pour aller rejoindre aux Tuileries l'amie qui l'y attendait.

— Ah! ma chère, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, figurez-vous que je viens d'être indignement volée.

Et elle lui conta son histoire, sans en omettre le coup de la bague, dont elle était on ne peut plus fière.

— Vous comprenez, ajouta-t-elle, ce brillant est mieux à sa place sur la main d'une honnête femme qu'au doigt d'une voleuse... Il n'avait pas dû lui coûter cher; elle s'en est dé faite trop facilement. C'est d'ailleurs une juste compensation pour l'émotion que j'ai eue... Si cette leçon profite à l'adroite friponne et met un terme à ses audacieux escamotages, ce sera autant de gagné pour la société... En tout cas, n'est-il pas vrai, le tour est de bonne guerre?

André Avèze.

VOIR PAGE 11 :

Une rentrée : Sacha Guitry aux Bouffes.

La santé de M. de Freycinet

Nous avons fait prendre, hier après midi, des nouvelles de M. de Freycinet. Voici les renseignements qui nous ont été donnés :

« L'ancien président du Conseil a passé une meilleure nuit; l'état général reste stationnaire, sans être inquiétant. »

D'autre part, on nous a dit que M. de Freycinet a déjeuné, hier matin, avec appétit, et l'on compte que dans peu de jours il reprendra ses réceptions.

Le retour du général Pau

ATHÈNES. — Le général Pau, rentrant en France, s'est embarqué hier soir à bord du paquebot italien *Torino*.

Le général avait assisté le matin au déjeuner offert en son honneur par le directeur de l'Ecole française d'Athènes. Les invités étaient le ministre de France et les principales notabilités de la colonie française à Athènes.

Nouvelles brèves

Le nouvel ambassadeur de Russie à Rome. — M. de Giers, le nouvel ambassadeur de Russie à Rome, n'arrivera que dans quelques jours dans la capitale italienne.

On assure que les pourparlers diplomatiques entreront aussitôt dans une phase décisive.

Les neutralistes italiens contre le « Secolo ». — Un groupe de neutralistes a tenté de manifester contre le *Secolo* en lançant des pierres sur l'hôtel de ce journal.

Les rédacteurs du *Secolo* les mirent en fuite à coups de canne.

Un écho des manifestations de Milan. — Deux cent vingt-neuf personnes, qui avaient été arrêtées lors des récentes manifestations de Milan, viennent d'être jugées. Beaucoup d'entre elles ont été acquittées; les autres ont été condamnées à des peines variant de trois à huit jours de prison.

Secousse sismique à Rome. — Une secousse sismique s'est fait sentir à 7 h. 30, à Rome et dans les environs, jetant pour quelques instants la panique dans la population. Il n'y a pas eu de victimes ni de dégâts.

Une vengeance turque. — Le prêtre catholique Yusuf Elhail a été condamné à mort et pendu pour avoir envoyé au président de la Chambre française une lettre relative à la situation dans le Liban.

Tués à l'autel. — Pendant le dernier raid d'aéroplanes allemands au-dessus de la West-Flandre encore inviolée, un prêtre fut tué dans des circonstances émouvantes. A Nieuwkerk, village situé à 14 kilomètres d'Ypres, le P. Reynaert était en train de dire la messe quand le roulement d'un tambour se fit entendre. Personne n'y prenait garde, et la messe continuait, quand, après la sainte communion, une bombe jetée par un aviateur tomba sur l'église, explosa dans le chœur, tua le prêtre qui officiait et une douzaine de fidèles.

Un Zeppelin sur la mer du Nord. — On a signalé dimanche de Blaavandshuk, point extrême occidental du Jutland, un Zeppelin venant du sud et se dirigeant vers l'ouest, dans la direction de la mer du Nord.

Un hôpital anglais pour les Serbes. — On annonce le départ de Liverpool pour les Balkans du quatrième hôpital fourni par le fonds de secours anglais pour les Serbes. Ce quatrième hôpital est le résultat de la souscription des fermiers anglais.

Le nouveau commandant de la 5^e région. — Le successeur du général Desforges (dont les obsèques ont eu lieu mercredi) au commandement de la 5^e région, le général de division Mercier-Milon, du cadre de réserve, ancien chef du 15^e corps d'armée, grand-officier de la Légion d'honneur, vient de prendre possession de ses nouvelles fonctions au quartier général d'Orléans. En raison des circonstances, il n'y a pas eu de réceptions officielles.

Le feu. — Hier matin, à 8 heures 1/2, un commencement d'incendie s'est déclaré dans un appartement situé au troisième étage, 11, boulevard Poissonnière. Aucun accident de personnes.

Une grande victoire russe dans les Karpathes

PÉTROGRAD, 4 avril (Communiqué du grand état-major russe). — Sur le front à l'ouest du Niémen, les combats prennent un cours très favorable pour nous.

Le 2 avril, sur la chaussée entre Kalvarja et Souwalki, dans la région du village de Zelenai-Buda, notre cavalerie a soutenu un combat acharné contre la cavalerie allemande appuyée par de l'infanterie.

Dans une charge impétueuse, elle a sabré de nombreux ennemis et fait des prisonniers; elle a en outre chassé les Allemands de la région qu'ils occupaient et elle les poursuit.

Dans les Karpathes, le même jour, nous avons remporté un succès considérable dans le secteur nord, vers Bartfeld et dans la région entre Mezo-Laborcz et Loutowiska.

Ce jour-là, sur le front des Karpathes, nous avons fait plus de 2.100 soldats prisonniers et nous nous sommes emparés de 3 canons et de 3 mitrailleuses.

Dans la région de Zaleszko, les Autrichiens ont tenté une offensive, mais toutes leurs attaques ont échoué complètement sur ce point; nous avons fait prisonniers 2 officiers et une centaine d'hommes.

Dans la région de Khotine (Bessarabie), après la défaite que leur ont infligée, le 30 mars, des détachements de notre cavalerie dans une irrésistible attaque à pied contre un détachement d'infanterie ennemie, les Autrichiens ont évacué notre territoire et regagné leur frontière où ils se fortifient.

Dans cette bataille du 30 mars, notre cavalerie a fait preuve d'une bravoure extraordinaire, poussant à pied des attaques contre les unités de l'infanterie ennemie, en se servant de la baïonnette, du sabre et de la lance.

Les opérations dans les Dardanelles

LONDRES. — On télégraphie de Mitylène au *Times*, à la date de samedi :

« La flotte alliée croise au large de Mitylène depuis jeudi dernier. »

« Une canonnade a été entendue hier et aujourd'hui dans la direction du détroit, ce qui indique que l'offensive se poursuit. Un destroyer anglais est arrivé cet après-midi. »

La ligne Aix-la-Chapelle-Calais!

LA HAYE (De notre correspondant). — Les Allemands travaillent d'arrache-pied à doubler la ligne de Liège à Aix-la-Chapelle (Aachen). Des centaines d'ouvriers sont cantonnés à Warsage, Berneau, Moulant, Visé, communes tristement célèbres par les premières atrocités qu'ont commises les troupes allemandes au début de cette guerre. La ligne nouvelle, venant de Aachen par Gemmenich passera par Visé, Glons, Tongres, d'où elle se dirigera sur Malines, Bruges et Ostende, d'où les Allemands comptent faire partir un embranchement pour Calais — quand Calais sera pris! Le trajet entre Ostende et Aachen sera raccourci de quelques kilomètres, la nouvelle ligne évitant les courbes de la Vesdre et les plans inclinés de Liège. Déjà, avant la guerre, il avait été bien des fois question de cette nouvelle ligne, mais certains Belges, notamment nombre de Liégeois, y étaient opposés, quelques-uns pour des raisons stratégiques. Aujourd'hui, les Allemands y travaillent d'arrache-pied: on dit même qu'ils y emploient des prisonniers russes. Mais ne nous frappons pas: la ligne est maintenant en construction à la frontière d'Allemagne. La vérité, c'est qu'elle ne dépassera pas le Limbourg: ce tronçon servira au transport des troupes au moment de la retraite. Il faudra bien alors dégorger la ligne de Liège à Aachen.

CE N'EST PAS
avec l'étui qu'on se rase
mais avec le savon :

GIBBS

SAVON pour la BARBE

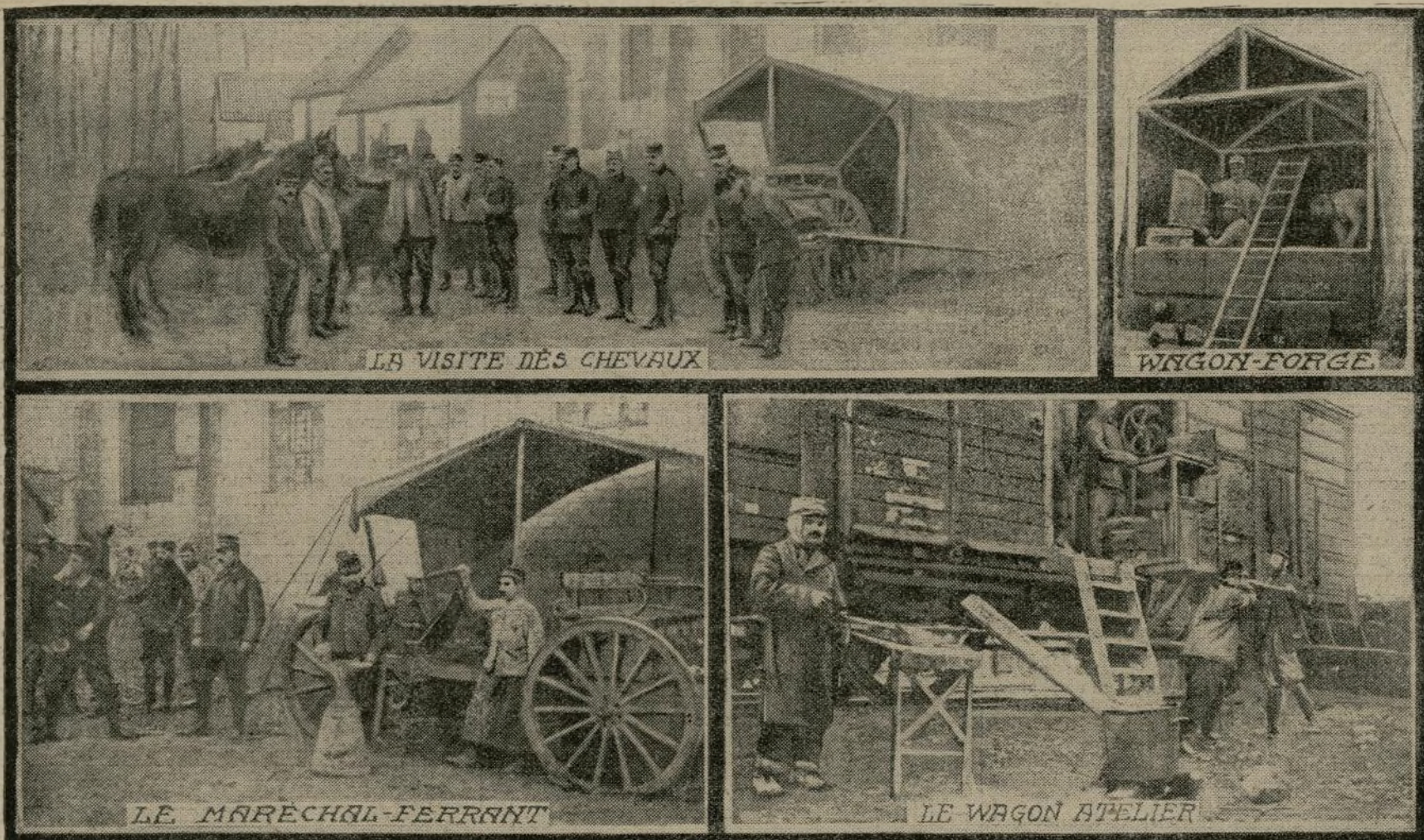
Le seul qui ne saurait pas
La qualité à la présentation
"MOUSSE ONCTUEUSE SANS RIVALE"

DURE 6 MOIS

D. et W. GIBBS de Londres, maison fondée
en 1712, est la seule au monde dont la fabri-
cation se soit poursuivie de père en fils depuis
plus de deux siècles.

Ech. repique contre 0.50 cent., 7 et 9, rue La Boétie, Paris

LES PETITS ATELIERS DE L'ARRIÈRE



A l'arrière des troupes, il faut que les spécialistes exécutent les petites réparations. Sur des wagons, des soldats du génie ont installé des forges, des menuiseries qui sont autant de véritables ateliers roulants. D'autre part, à la suite des cavaliers et des artilleurs viennent les maréchaux-ferrants qui, sous la surveillance des vétérinaires, ont un labeur incessant.

LE PARC DES TRAVEAUX



Sur les terres conquises, les Russes ont organisé un admirable service de ravitaillement par traîneaux qui rend les plus précieux services. On voit ici l'aspect curieux que présente dans son décor de neige l'un de ces « parcs de traîneaux » qui, d'ailleurs, ne restent pas longtemps dans cet ordre parfait, car ils changent de place souvent trois fois par jour.

Une rentrée

Sacha Guitry aux Bouffes

Lorsqu'on m'avait annoncé la lecture aux artistes, je m'étais dit :

— C'est un trop gros événement. On ne voudra pas le répandre à l'étranger; en informer les rédacteurs des *Post* et des *Lokal Anzeiger* qui n'en croiraient leurs yeux. La censure s'autorisera la nouvelle que sous le voile de l'anonymat, avec cette discrétion « d'initiales » qui est devenue, pour la France réservée, la marque officielle. Et je lisais déjà cette mention : « M. S. G. va faire prochainement sa rentrée aux B. P. Sa pièce, inédite, s'intitulera la J... Elle sera interprétée naturellement par la toute charmante Ch. L... et M. S. G... »

Et point du tout. Nul voile. A rideau levé tout au contraire, mais au bénéfice d'œuvres de bienfaisance, Sacha Guitry va nous donner la *Jalousie* aux Bouffes, payant deux fois de sa personne comme artiste et comme auteur.

Alors, c'est presque la grande reprise de nos théâtres, l'amorce de la saison, la rénovation du sourire et du rire — pour tous ceux à qui ce luxe est en ce moment permis — gens qui se prélassent ou se délassent dans leur détachement momentané du souci national.

Mais cette « rentrée », pour qu'elle soit possible, il faut tout de même qu'elle emprunte son éclat, comme un reflet, à l'ambiance favorable. Remarquez-le. Elle vient avec le printemps, avec les extraits des journaux allemands les plus flatteurs pour la France, les plus sévères pour les responsables autrichiens ou boches; elle vient avec l'écho de la préparation certaine des plus grands événements de la guerre, l'avance sur tous les fronts, chez nous, en Russie, en Serbie, la forée des Dniepr, la reconstitution du bloc balkanique, l'élan de l'Italie, un allègement du cœur des Alliés qui bat de mieux en mieux dans l'atmosphère d'une Europe modifiée, plus riche de certitude en la victoire assurée et finale.

On parle de volonté de reprise intérieure. Pourquoi le théâtre et la littérature ne s'emploieraient-ils point dans ce mouvement? Et qui, mieux que cet enfant gâté de Paris pourrait renouer la chaîne des centimes, lui, dont la popularité est telle, qu'il a pu, fils d'un père célèbre, lui laisser le nom patronymique en propre, pour se faire un nom de son prénom. N'est-il pas courant de dire : « Délicieuse, la pièce de Sacha!... » ou : « Qui jouait? Sacha?... — Naturellement. »

On ne sait rien jamais, avant, des œuvres de Sacha Guitry. Je n'en sais donc rien et n'en veux rien savoir. Mais je gagerais, à jeu sûr, que la jalousie étudiée par lui le sera dans une âme de femme, et que, cette fois, don Garçon ou Alecsy auront à leur tour à se défendre contre les assauts d'une dona Elvire ou Célimène bourgeoises; mais, au dénouement, l'homme saura triompher en origina de cette jalousie. Avez-vous observé que l'homme a, toujours, finalement raison dans les pièces de Sacha? *Adieu sub judice Lysès*. De quel que fantaisie qu'elle nous régale, cette pièce nouvelle, nous l'accueillerons bien, mais sans trop de tapage, en gens de bonne compagnie, afin que l'étranger ne nous la réclame pas trop tôt. Délectons-nous un peu, mes frères, de nos marques françaises. Nous avons bien le droit, nous aussi, de déguster un doigt de nos vins mousseux dans nos coupes de cristal. Et nous leverons le verre à la santé du cher malade guéri, de l'être charmant dont nous fûmes inquiets et qui nous revient encore un peu endolori.

Souvenons-nous que sur les planches du Vaudeville, à peine débarrassés du *Sumurun* envahissant de l'Allemand Reinhardt, ce fut lui qui, dans une de ses meilleures pièces, dont le titre évoquait une victoire des nôtres de 1747, rappela plus de cent fois, symboliquement et spirituellement à notre attention, toute la valeur de la ténacité dans l'entreprise. Revoyez-le, le doigt sur l'éphémère, déclarant, souriant et calme, certain de son triomphe : « 16 septembre, chute de Berg-op-Zoom ». Et rappelez-vous le sourire malicieux et soumis, de la Parisienne Paulette à laquelle il parlait.

Soyez donc convaincu que cette « rentrée » ne saurait être une « sortie... »

— ...Sinon une « sortie », victorieuse encore!

Georges Loiseau.

THÉÂTRES

Matinée des Etudiants. — Demain, au Théâtre Antoine, à 2 heures précises, Matinée des Etudiants, sous le patronage de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, en l'honneur du départ de la classe 1916 et au bénéfice de l'Etoile Bleue, cantine de l'Union Fraternelle Arts, Sciences et Lettres, avec les gracieux concours de : Mme Régina Badet, Sol, Berliet, Marthe Chenal, Marcelle Dalryette, Dussane, Yvette Figarol, Geneviève Lavarde, Renée Ludger, Jane Pierly, Vera Sergine, Germaine Sodi, MM. Paul Ardoy, Léon Bernard, Boulogne, Gémier, Vincent Hyspa, Pierre Lambert, Montchus, Paul Mounet, Justo Nivette, L. Planel.

Au programme : Allocution de M. Paul Painlevé (membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, député du quartier des Ecoles); *Chant du Départ*; *A l'huile et à l'œuf*, pochade du quartier, de MM. J. et L. Kessel et M. Lapiné; *Revue du P.C.N.*, du quartier aux tranchées, fantaisie d'actualité en 2 actes et 3 tableaux de MM. Risacher, Rog. Cartier et J. Kessel; airs nouveaux de MM. Em. Pessard, L. Planel et Rog. Cartier; musique arrangée par M. Louis Térés, chef d'or-

chestre; intermèdes dans la tranchée; la *Marseillaise*, par Mlle Marthe Chenal. — La pièce et la revue sont composées et jouées par les étudiants. Mise en scène de M. Léon Bernard.

MARDI 6 AVRIL

La matinée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 1 h. 1/2, *L'Ami Fritz*, les Fiançailles de l'Ami Fritz.

Bouffes-Parisiens (Tél. Gut. 45-58). — A 2 heures, répétition de la *Jalousie*, comédie en 3 actes de M. Sacha-Guitry interprétée par MM. Sacha-Guitry, Gaston Dubosc, Louis Maurel, Philippon, Mmes Charlotte Lyses, B. Jalabert, Etlane, de Cellak. On commencera par le *Bouquet*, comédie en 1 acte d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy, jouée par Mmes Gergette Armand, J. Garcia, MM. Louvigny et Philippon.

Première représentation après-demain jeudi, également en matinée, à 2 heures.

La Bataille de l'Ouroq. — A 2 heures, au Trocadéro, projections en couleurs par M. Gervais-Courtellemont. Mmes Lherbat, A. Mégard, Geryl, Gorlich, MM. Albers, Dupouy, Paul Ardoy, E. Lemerclier, J. Pehen, etc.

La soirée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 8 heures (abonnement), la *Fille de Roland*, la *Marseillaise*; jeudi 8 avril, matinée à 1 h. 1/2 (abonnement, billets blancs), *Zaire*; intermède; le *Jeu de l'Amour et du Hasard*; samedi 10 avril, en soirée, à 8 heures très précises, le *Cid*, la *Marseillaise*; dimanche 11 avril, matinée à 1 h. 1/2, *Gringoire*, *Primerose*.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 5-70). — Relâche; jeudi 8, en matinée, *Louise*, les *Soldats de France*; samedi soir 10, le *Jongleur de Notre-Dame*, les *Amoureux de Catherine*; dimanche 11, en matinée, *Carmen*.

Odéon (Tél. Gob. 11-42). — Relâche; mercredi, à 5 heures, les *Poètes de la tranchée*, causerie de M. Georges Loiseau; jeudi 8, à 1 h. 3/4, *Britannicus*, les *Plaideurs*, conférence de M. Laurent Tailhade; samedi 10, à 2 h. 1/2, cinquième Festival de musique française, la *Damnation de Faust*; samedi 10, soirée à 7 h. 3/4, *Un Chapeau de paille d'Italie*; dimanche 11, matinée à 2 heures, *L'Avare*, le *Dépit amoureux*, intermède; soirée, à 7 h. 3/4, *Un Chapeau de paille d'Italie*.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 7-36). — A 20 h. 45, *Ça va! ça va!* revue, et le *Homard* (R. Mistreo, Alice Weill, de Bedts, etc.). Location sans augm.

Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — Relâche; jeudi, samedi et dimanche, les *Oberlé*.

Ambigu (Tél. Nord 36-31). — Relâche; jeudi, samedi et dimanche, *Marceau*.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 9 h., Enthoven, Mariniel, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon. *Revue* av. Reine Berns.

Renaissance (Tél. Nord 37-03). — A 8 h. 1/2, *Mam'zelle* *Boy-Scout*.

GAUMONT-PALACE. — Programme sensationnel. Aujourd'hui, soirée à 8 heures : l'Union sacrée; Léonce aime les Belges; merveilleuses vues en couleurs naturelles. Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Le général Tremou, qui fut victime d'un accident de voiture, comme nous l'annoncions avant-hier, est en bonne voie de guérison.

— L'enseigne de vaisseau de la brigade des fusiliers marins Jean de La Forest-Divonne a été cité à l'ordre de l'armée en ces termes : « A remplacé, sous le feu, le lieutenant de la compagnie de première ligne, qui avait été tué; a montré beaucoup d'énergie et de jugement dans une position difficile à conquérir et à garder. »

NAISSANCES

— Mme Jean de Longchamp, née de Beauvois, est mère d'une fille qui a reçu le prénom de Marie-Henriette.

— Mme Pierre Fauvage de Courson de La Villeneuve, dont le mari, officier, vient de partir pour le front, vient de mettre au monde une fille qui a reçu les prénoms de Bernadette-France.

— Mme Conneau, femme du général de division commandant le 1^{er} corps de cavalerie, est mère d'un fils.

— Mme Louis Granger, dont le mari est lieutenant au 6^e d'artillerie, a mis au monde, à Chaumont-sur-Loire, une fille qui a reçu le nom de Françoise.

— Mme Bertin, femme du médecin-major, a donné le jour à un fils.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De M. Edouard Barbier, ancien bâtonnier des avocats à Poitiers, décédé à l'âge de soixante-huit ans;

De M. Farjas, ingénieur civil, ancien officier d'artillerie;

Du chanoine Azéma, vicaire général de Constantine, décédé dans sa soixante-dix-septième année;

De M. Pierre Bessière, brigadier au 7^e dragons, décédé à la suite d'une maladie contractée en guerre;

De Mme Weil-Schmoll, mère du docteur Albert Weil, électro-radiologiste de l'hôpital Trousseau, décédée en son domicile, à Eaubonne (Seine-et-Oise);

De la marquise douairière de Torny, née Taisne, décédée le 2 avril, en son château de Boisclairaux (Sarthe), dans sa soixante-dix-septième année. Elle était la mère du marquis de Torny, décédé; du marquis de Torny, marié à Mlle Foy; de la comtesse Pont de Gault-Saussine, de la marquise de Jonquières, de la vicomtesse du Pont de Gault-Saussine;

De Mme veuve Tassin de Beaumont-Marcille, décédée à Orléans à l'âge de quatre-vingt-un ans;

De la vicomtesse de Curel, décédée dans sa quatre-vingt-troisième année, en son hôtel, 84, rue de Grenelle. Elle était la mère du vicomte Albert de Curel, qui a épousé Mlle de Durfort-Civrac de Lorge; du vicomte Paul de Curel, marié à Mlle de Guaitan; du vicomte François de Curel, auteur des *Fossiles*, de la *Nouvelle Idole*, et de feu la comtesse Edouard de Moustier. Ses obsèques seront célébrées demain mercredi, à 11 heures, en l'église Sainte-Clotilde;

De Mme de La Calle, née Diaz-Albertini, décédée en son domicile, avenue Malakoff, 85. Elle était la tante de M. Diaz-Albertini, le sympathique clubman, et de Mme Diaz-Albertini, née Stockville-Reynolds;

De la comtesse de Levezou de Vezins, décédée le 14 mars au château de Vezins (Aveyron). Fille unique et héritière du marquis de Vezins, elle avait épousé le comte Elie de Vezins et laisse une fille, Mme Georges Katsigra, et trois fils, MM. Henri, Antoine et Renaud de Vezins.

Morts au champ d'honneur

Les sous-lieutenants : André David, des chasseurs alpins, élève à l'Ecole Normale Supérieure, tué à la tête de sa section, alors qu'il l'entraînait à l'assaut du Reichackerkopf. Il était le neveu de notre collaborateur Léon Groc, actuellement sergent au 31^e d'infanterie; Henri Bertrand, du 53^e d'infanterie, mort à l'hôpital d'Orléans, des suites de ses blessures, à l'âge de vingt et un ans; Alain de La Barre de Carroy, du 2^e chasseurs, observateur dans le corps d'aviation, tué en service commandé.

Le caporal André Tenaillé d'Estais, du 120^e d'infanterie, fils de M. François Tenaillé d'Estais, capitaine de frégate en retraite et petit-fils du premier président honoraire de la cour d'appel d'Orléans, tué à l'âge de dix-sept ans.

Maurice Besse, du 147^e d'infanterie, tombé glorieusement au combat des Hurles le 1^{er} mars, fils de Mme Besse et neveu du général Besse.

LES SPORTS

COMITE D'EDUCATION PHYSIQUE

Un nouveau stand de tir. — La Bellevilloise de Paris, excellente société de gymnastique, qui possède un stand très bien installé pour le tir, acceptera nos adhérents les mardi et vendredi, chaque semaine, de 20 h. 30 à 22 heures.

NOS BOY-SCOUTS

Nos boy-scouts. — L'assemblée générale de l'Association des Eclaireurs de France a eu lieu sous la présidence de M. André Chéradame, en l'absence du docteur Jean Chareot, mobilisé. Le secrétaire général, M. Paul Charpentier, en énumérant les devoirs glorieux qui ont frappé l'Association, rappelle la mort du lieutenant de vaisseau Nicolas Benoit, tombé sur les rives de l'Yser, l'un des introducteurs en France du scoutisme.

Le rapport du secrétaire général signala le concours apporté par nos jeunes boy-scouts à la défense nationale : service dans les ministères, la Croix Rouge, les établissements municipaux, aide apportée aux fondations en faveur des réfugiés, aux soupes populaires, à l'œuvre des trains de blessés, aux cantines des gares à Paris et dans toute la France.

Le ministre de la Guerre et toutes les autorités ont témoigné leur satisfaction aux éclaireurs pour le zèle et le dévouement avec lesquels ils ont accompli des besognes parfois modestes ou ingrates, mais toujours utiles.

VIN

pièce, port régie compris.
Echant. 0.60 contre remboursement. Blanc 80, Rouge de SAIRAS et Cie, 98, Q. Paludate, Bordeaux.

70 fr.

Aspirine Antipyrine Pyramidon des "Usines du Rhône"

SEULS FABRICANTS EN FRANCE

Exiger la marque sur chaque Comprimé.

TOUT BON FRANÇAIS

doit aujourd'hui rejeter les produits allemands parmi lesquels il faut signaler particulièrement certains produits pour les dents. Or nous avons en France d'excellents dentifrices bien français, au premier rang desquels nous recommandons le Dentol.

Le Dentol se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie. — Dépôt général : Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris.

Le DENTOL est un produit français. Propriétaires français. Personnel exclusivement français.

CADEAU Il suffit d'envoyer à la Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste, en se recommandant d'Excelsior, pour recevoir, franco par la poste, un délicieux coffret contenant un petit flacon de DENTOL, une boîte de Pâte DENTOL et une boîte de Poudre DENTOL.

IL EST URGENT

de réclamer à Excelsior les exemplaires qui manquent dans les collections; ces exemplaires, en effet, s'épuisent très rapidement et beaucoup ne pourront bientôt plus être fournis. Nous pouvons encore adresser tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre, ainsi que les numéros spéciaux. Le numéro : France 0 fr. 10; Etranger, 0 fr. 20.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Améliorations apportées au régime applicable au transport des voyageurs et des bagages sur le réseau P.-L.-M. — La Compagnie des chemins de fer P.-L.-M. informe le public qu'elle vient de reprendre l'émission, sur son réseau, des billets à prix réduits : circulaires, de bains de mer, de vacances, de stations thermales ou hivernales, dans les conditions prévues par ses tarifs intérieurs.

En outre, les voyageurs pourront désormais faire enregistrer comme bagages les objets de toute nature, à l'exception des emballages vides montés, des fûts et récipients vides et des meubles, dans les trains du service journalier et les trains omnibus.

On continuera à n'admettre, dans les trains express ou dans les trains-poste, que le bagage personnel du voyageur et les échantillons des voyageurs de commerce.

Services rapides entre Paris-Quai-d'Orsay, Saint-Sébastien, Madrid et Lisbonne. — La Compagnie d'Orléans assure très régulièrement les relations entre Paris-Quai d'Orsay, Saint-Sébastien, Madrid et Lisbonne.

C'est ainsi que deux trains express quittant Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 40 et 21 h. 50 arrivent à Hendaye-Irun à 23 h. 5 et 12 h. 25, à Saint-Sébastien à 8 h. 59, 13 h. 19 et 15 h. 57, à Madrid à 21 h. 45 et 7 h. 3, à Lisbonne à 14 h. 35 et 1 h. 8.

Au retour, des express permettent de quitter Lisbonne à 21 h. 35 et 18 h. 55, Madrid à 21 h. 40 et 8 h. 45, Saint-Sébastien à 12 h. 17, 15 h. et 20 h. 28, Hendaye-Irun à 13 h. 15, 17 h. 5 et 6 h. 6 pour arriver à Paris-Quai d'Orsay à 6 h. 45, 7 h. 32 et 20 h. 5.

Voitures directes des trois classes de Paris à Hendaye-Irun et vice-versa, wagons-lits, wagons-restaurants.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Nos Echos Illustrés



LE MAUVAIS REVE DE THANN

Il s'achève. Les ruines restent, mais les habitants reviennent. Le mauvais songe sera oublié bientôt quand on aura rebouché les cicatrices des chères murailles.



LE LOUP FIDELE

Il a fui les bois et les Boches. Les Français l'ont apprivoisé. Ce loup est fier de notre amitié peut-être. Il sait à présent que, parmi les Germains, il y a plus « loup » que lui.



LA CUIRASSE

Les maisons, souvent, dans les villages du front, portent cuirasse de terre, de brindilles et de cailloux tassés. Plus d'une résista aux obus pour avoir été ainsi calfeutrée à sa base.



LEZARDS D'AFRIQUE

Ces braves se sont battus comme des lions du désert. Maintenant, blessés, ils attendent leur guérison au soleil, comme des lézards indolents, dans une cité du Midi de la France.



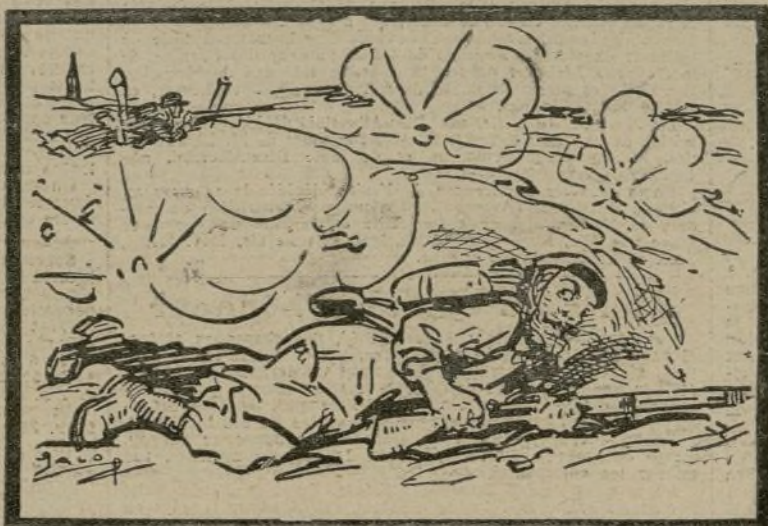
LES VIGNES DU SAIGNEUR

Le saigneur allemand, dans Reims, but le jus de nos treilles. Voici l'aspect d'une cave qu'il pillait, sans prendre souci de ranger au casier les bouteilles vides.



— Du danger des sabres à deux tranchants.

(Run Blas.)



LE MARIAGE PAR PROCURATION

— Je n'en ai pas l'air ? Eh bien ! je suis pourtant en train de me marier en ce moment !...

(O'Galop.)



— Tu vois, mon vieux ! Ça, c'est du pain viennois comme il n'y en a pas de pareil à Vienne.

(Rob. Duhamel.)